

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

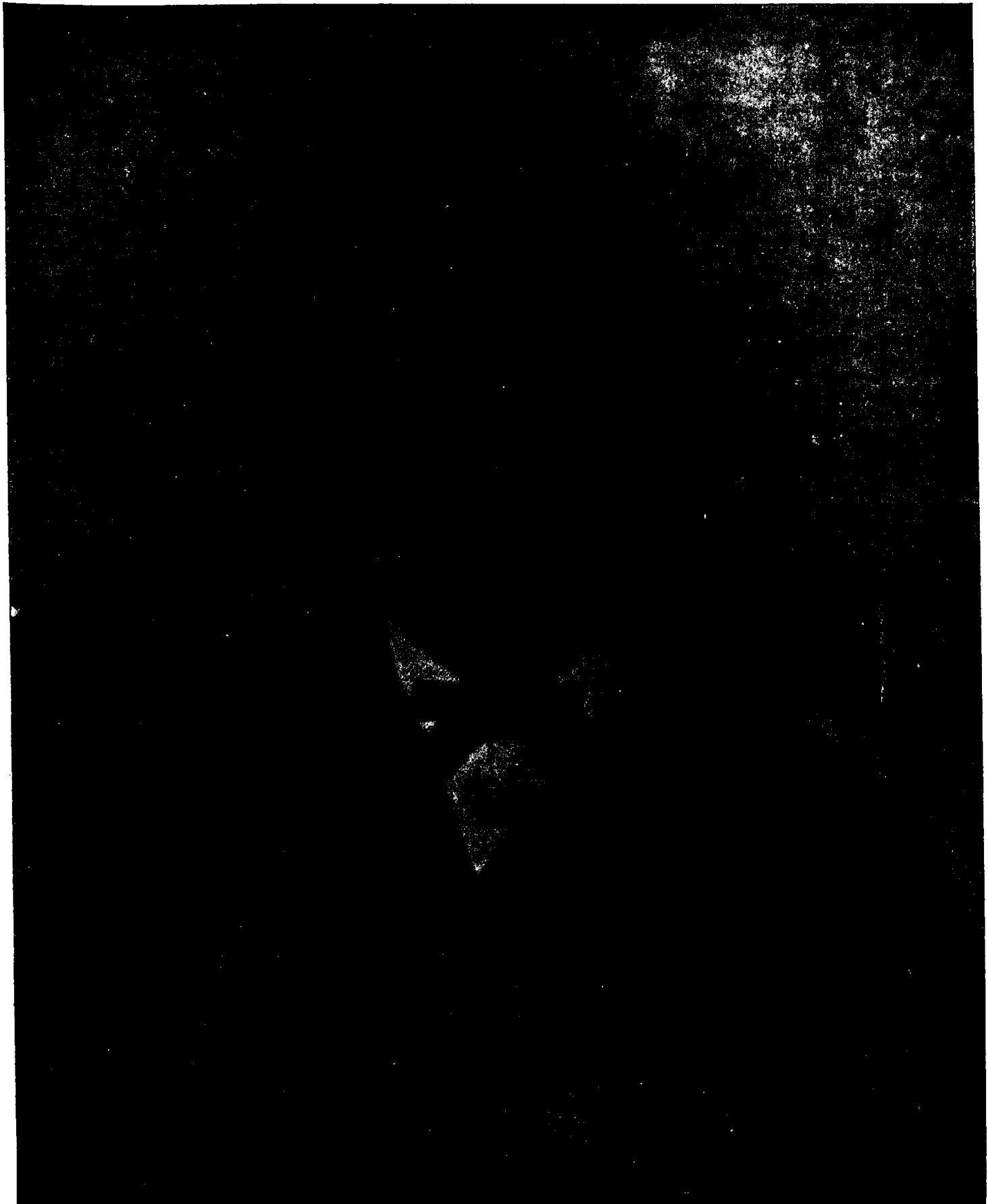
16^{ME} ANNÉE, No 819.—SAMEDI, 13 JANVIER 1900

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLAGE JACQUES-GARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . 10 cents
Insertions subséquentes . . . 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 JANVIER 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Galerie canadienne : M. Cléophas Beausoleil, par Albert Pelland.—Nos gravures.—M. Dominique Ducharme.—Le uhlant, par Jean de Méthéas.—La fête nationale des Boers, par Olim.—La femme.—Poésie : Quand les poules auront des dents, par Jules-Maria Lanos.—Rêve et réalité, par Laétitia.—Comment nous voient les mouches, par Jacques Davia.—Poésie : L'empreinte, par Abel Letalle.—Quelques années plus tard.—Mondanités.—Découverte d'une épave d'Andrée.—Bibliographie.—Pour l'Exposition de Paris.—Monument National.—Primes du mois de décembre.—Renseignements divers.—Jeux et amusements.—Devinette.—Choses et autres.—Feuilleton : Les victimes, par Raoul de Navery.

GRAVURES.—Galerie canadienne : Portrait de M. C. Beausoleil, directeur de l'Hôtel des Postes de Montréal.—La guerre au Transvaal : Train blindé partant en reconnaissance ; Soldats anglais montant dans un train blindé.—San Francisco : Vue perspective de la future Université californienne.—Portraits : Mme A. Hearst, M. Ducharme et M. Bénard.—L'Exposition de Paris : Palais des Arènes de Terre et de Mer.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

FLORENCE

Sous ce titre, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera, sous peu, un excellent roman canadien, par un tout jeune auteur canadien que nous avons présenté à nos lecteurs dans un des derniers numéros : M. Rodolphe Girard, rédacteur à *La Patrie*.

Ce roman, dont la trame est bien agencée, est fort bien pensé, écrit en un très bon français, et tout plein du plus pur patriotisme : c'est un bien, en ces temps de platitude et de courbettes devant le fort, le puissant fût-il l'être individuel ou collectif le plus injuste, le plus cruel que la terre ait porté.

L'action du beau roman de notre jeune auteur se déroule à Montréal et à Saint-Denis, en 1837.

Plût à Dieu que les Canadiens-français eussent encore le courage, l'énergie montrée par leurs pères, abstraction faite de la légitimité du mouvement qualifié jusqu'ici d'insurrectionnel !

Ce roman sera illustré par un artiste canadien, un jeune aussi, avantageusement connu déjà : M. Delfosse, de Montréal.

Non seulement nos chers abonnés liront ce beau roman, mais le feront lire autour d'eux.



M. CLÉOPHAS BEAUSOLEIL, DIRECTEUR DE L'HOTEL DES POSTES DE MONTREAL

Ils commencent à être rares les survivants de cette phalange autrefois si serrée qui s'était formée vers 1872 et que ralliaient autour du *National* les mêmes sympathies, les mêmes admirations, les mêmes idées de rénovation nationale. A des instants plus ou moins rapprochés, une balle invisible siffle, un vide se fait dans les rangs, vide qui ne sera pas rempli, car qui se soucie des idées dont ils étaient enflammés jusqu'à l'enthousiasme ? La génération actuelle a ses préoccupations qu'elle appelle *plus pratiques* ; elle est *affairée* et ne regarde pas souvent en arrière.

Les débuts de Cléophas Beausoleil remontent à cette période de glorieuse renaissance qui vit éclore à la fois : Mercier, Laberge, Jetté, David, Mousseau, Perrault, Laberge, Loranger, Ludger-Elzéar Labille et tant d'autres vaillants champions.

L'amour de la patrie, l'horreur des complaisances serviles, le dédain du succès vulgaire, le souci perpétuel de l'orthodoxie en politique, l'énergie de la conviction, la persistance au travail et l'incorruptible probité du cœur et de l'esprit : telles étaient les qualités qui animaient cette fière jeunesse.

Quand l'histoire s'écrira, une belle page leur sera consacrée, témoignant de leur ardeur, de leur dévouement et de leur abnégation.

* * *

Cléophas Beausoleil est né à Saint-Félix de Valois, (alors du comté de Berthier et aujourd'hui de Joliette) le 19 juin 1845. Son père, Joseph Beausoleil, était cultivateur et sa mère Rose Ducharme, était fille d'un cultivateur.

Il est donc par excellence un fils du peuple.

A l'âge de dix ans, il entra à l'Académie de Berthier, puis au collège de Joliette, où son application, secondant ses merveilleuses dispositions naturelles, lui fit remporter tous les prix.

Comme la plupart des étudiants de son canton, il débuta dans la vie monastique, et par là fut un professeur excellent, un homme qui parle à des enfants avec la volonté d'en faire des hommes.

Ce fut un des charmes de sa vie.

Il aurait, comme le pieux sage, tranquillement vécu, content de son bonheur, si une série d'événements ne l'avaient conduit sur la grande scène du monde.

En 1864, nous trouvons M. Beausoleil à Montréal, faisant son droit chez MM. Bélanger et Desnoyers (aujourd'hui juges tous deux). Cependant, la politique exerçait déjà sur son esprit une sorte de fascination ; il entra dans la carrière du journalisme et débuta à la rédaction de *L'Ordre* en 1866. L'année suivante, il suivit M. Hector Fabre, qui allait fonder *L'Événement*, à Québec, mais six mois plus tard il revint à *L'Ordre* puis au *Nouveau-Monde*.

Son passage à ce dernier journal fut particulièrement brillant. Le souvenir des vives et passionnantes polémiques qu'il eut à soutenir contre MM. Dunn, Decelles, Cauchon est encore palpitant d'intérêt.

Il n'existe peut-être pas de carrière plus difficile que celle du journalisme. En effet, le journaliste doit être prêt à écrire sur tout. Quel est celui qui sait ce qu'il écrira demain ? Dans une même journée, le hasard des événements peut le faire passer des États-Unis à l'Égypte, de l'antiquité la plus reculée à l'actualité la plus palpitante, des questions politiques aux questions religieuses. Ce sont, à chaque instant, des sauts de deux mille ans, de deux mille lieues ; il lui faut connaître tous les temps, tous les pays, leur histoire, leurs mœurs, leur situation économique. C'est là une difficulté dont on ne tient pas souvent compte, et qui est immense. Aussi, quelle souplesse, quelle intelligence, quel esprit toujours prêt il faut pour ce périlleux métier.

M. Beausoleil fut un maître dans cet art si compliqué. Aujourd'hui encore, en relisant certains de ses articles, on est vivement impressionné. En maints endroits, on rencontre vraiment l'étoffe des grands polémistes français : chaleur, spontanéité, dialectique vigoureuse et serrée, cela se fond dans un élément de force harmonieuse et superbe où domine une influence prépondérante, l'influence du savoir et de la raison. Ce fut en 1872 qu'eut lieu cette coalition de tout ce que Montréal comptait de distingué parmi la jeunesse de ce temps-là.

Cet événement devra occuper une très grande place dans l'histoire de nos luttes politiques, et il est le point culminant de la carrière de M. Beausoleil. Si l'on veut trouver le mobile de tous les actes de sa vie publique, il faut remonter à cette période mouvementée qui a imprimé sur son caractère une forte empreinte et a fait germer dans son cœur des idées de revendication nationale auxquelles il est resté fidèle toujours.

Si l'opportunisme—cette lèpre de la politique contemporaine—l'avait trouvé moins intransigeant quand il s'agissait de défendre les grands intérêts nationaux, il serait aujourd'hui confortablement installé sur les banquettes ministérielles et grassement payé aux bruits des applaudissements de la claquette... Mais ses vrais amis préférèrent encore le voir là où il est.

Il vaut mieux se retirer dans l'ombre avec dignité que de transiger avec sa conscience en pactisant avec l'ennemi.

M. Beausoleil s'est conquis dès lors, dans une région sereine, au-dessus des médiocrités envieuses, une place à part, dans laquelle il s'est maintenu et qu'on ne lui disputera pas.

En 1873, nous retrouvons M. Beausoleil au *Bien Public*, qui fut durant sa brillante et trop courte carrière, le point de ralliement de la jeunesse libérale. Il avait fondé ce journal de concert avec M. L.-O. David, ce vaillant patriote qui consacre son beau talent dans l'admiration des autres, qui brûle comme un trépidé plein d'encens et de charbons devant les gloires nationales de son pays, jetant dans la flamme son temps, son travail, sa pensée, son âme : tout ce que peut sacrifier un homme à ce qu'il adore.

Si les dissemblances physiques et intellectuelles sont grandes entre MM. David et Beausoleil, la conformité morale les fait oublier, car tous deux n'ont toujours eu qu'un amour propre : la grandeur de la nationalité canadienne-française.

Outre le journalisme, M. Beausoleil a aussi une autre passion : c'est la lecture.

Posséder une bibliothèque, c'est l'orgueil et le bonheur du lettré, qui vit au milieu de ses richesses qu'il ne se contente pas de regarder, mais qu'il lit, qu'il étudie et dont il s'assimile la substance.

M. Beausoleil étudia partout et toujours et sa curiosité est universelle. Régulièrement, il se tient au courant des voyages et des explorations ; régulièrement, il s'informe des faits de la vie sociale et politique ; régulièrement, il suit les progrès de la science. Mais l'étude de l'économie politique a pour lui un attrait tout particulier. Défendre la société canadienne menacée dans ses intérêts matériels, dans les ressorts de sa puissance financière comme dans sa vie morale, cela a toujours été sa pensée dominante.

En 1895, M. Beausoleil abandonna le journalisme et se consacra aux affaires à titre de syndic officiel pour le district de Montréal. Il remplit cette charge délicate avec beaucoup d'application, de prudence, de sagacité, de mesure et de raison pratique. Dans tous les mondes, il s'était acquis des clients : marchands, industriels, financiers se pressaient dans son cabinet. Les affaires de finances qui demandent des connaissances et surtout des aptitudes spéciales étaient un jeu pour lui ; il découvrait le mécanisme des opérations les plus dissimulées, il dévoilait les combinaisons les plus savamment montées, les supercheries les plus artificieusement ourdies. Et tout cela était fait avec une habileté et une délicatesse sans pareilles.

A ce travail pratique et persévérant, M. Beausoleil avait amassé une petite fortune dont la rente le débarrassait des soucis matériels de la vie, mais en 1880, la

loi des Faillites ayant été abrogée, il revint à sa profession et à la vie publique active, lui sacrifiant son temps, son argent, sa santé en prenant part à toutes les luttes qu'il croyait pouvoir combattre sans manquer à lui-même.

L'année suivante, il entra en société avec l'hon. M. Honoré Mercier et M. P.-G. Martineau, et plus tard avec M. F.-X. Choquette. A partir de cette date, M. Beausoleil fut le conseiller intime, l'ami de cœur, l'agent actif et dévoué d'Honoré Mercier. Il s'était établi, entre lui et le ministère national, un courant régulier de communications, et il était consulté officiellement sur toutes les grandes affaires.

Esprit délié, rompu aux affaires et aux expédients de la politique, partisan sans fanatisme, libéral sans illusion, M. Beausoleil ressemble au grand patriote par plus d'un côté, et puis leurs esprits sont de la même famille : méthodiques, exacts, rigoureux, ni l'un ni l'autre ne se paient de mots.

M. Beausoleil fut également, depuis cette époque, l'organisateur en chef du parti libéral. C'est dans ce travail obscur, compliqué et tourmenté, qu'il a joué un rôle décisif, grandissant dans son parti, dans les affaires publiques. Il a rempli cette charge avec beaucoup d'honneur pour lui et de profit pour son parti. Par son tempérament politique, son esprit pratique et sensé, il savait résister aux emportements, réprimer les violences et détourner les coups de tête ; il déployait une grande habileté dans l'art de tourner les difficultés, de satisfaire les intérêts et d'effectuer les conciliations et les fusions. Et il est resté, sans ostentation jusqu'à ces derniers temps, l'agent actif, universel, efficace, du parti libéral, servant avec fidélité, mais sans servilité.

En 1887, M. Beausoleil entra dans l'arène fédérale, comme député du comté de Berthier, précédé d'une grande réputation qu'il sut soutenir avec éclat comme orateur et comme tacticien.

Comme orateur, il est doué d'une éloquence sévère et réfléchie, d'une dialectique vigoureuse et serrée. Il n'a ni la verve, ni l'esprit des saillies, ni la flamme apparente ; non plus le geste dont le jeu intéresse le regard et fait écouter un orateur, même quand il dit peu de chose ou rien. Il a une voix un peu sourde, avec un accent singulier ; il fait peu de gestes, mais quand il parle, il a quelque chose à dire et il le dit en peu de temps. Sa diction est également un peu lente et trop martelée, mais c'est plutôt une observation qu'une critique, car son discours y gagne ; on dirait qu'il pénètre davantage dans l'esprit de l'auditeur. Encore une remarque : il a horreur de la rhétorique et ne voit dans la perfection du style que le moyen de donner à la pensée toute sa force et de la vêtir d'une manière digne d'elle.

Comme tacticien, je me contenterai de citer sa fameuse motion en faveur des écoles séparées et de la langue française, qui rallia sous son drapeau tous les députés canadiens-français et conduisit le gouvernement si fort de sir John-A. Macdonald à deux doigts de sa perte—aussi le fameux discours qu'il prononça sur le budget de 1891 et qui força le Ministre des Finances à modifier son tarif.

M. Beausoleil laissera donc à Ottawa le souvenir d'un grand *debater* et une réputation acquise par de longs et éclatants services, mais il laissera surtout le souvenir d'un vrai patriote. Quand il s'agissait des questions nationales ou religieuses, il n'y avait pas d'attaches de parti qui tenaient pour lui : aussi les Anglais l'avaient-ils très justement surnommé : *The chief of the old guard of the French party*.

C'est également vers cette époque que l'honorable M. Mercier voulut faire entrer M. Beausoleil dans son ministère, mais cette seule pensée révoltait M. Laurier (aujourd'hui sir Wilfrid) qui s'écriait à chaque nouvelle tentative de lui enlever son lieutenant :

—“ Si Beausoleil part, je m'en vais, moi aussi.”

La carrière municipale de M. Beausoleil est trop importante pour que nous n'en disions pas un mot, car sa vie se scinde en deux parties bien distinctes et on peut dire qu'il a deux gloires et deux renommées.

Ce fut en 1882 qu'il entra au Conseil de Ville, comme représentant de la division Saint-Jacques. Le

programme d'alors de M. Beausoleil peut se résumer en trois points principaux :

1. Liberté de l'approvisionnement du marché et abolition du monopole des abattoirs.

2. L'établissement de l'égalité entre tous les citoyens par l'abolition de la Corvée, qui privait des milliers d'ouvriers de leur vote.

3. L'établissement du règne de la majorité, c'est-à-dire de la population française, opprimée par une minorité anglaise qui perpétuait son règne par le maintien de la journée de Corvée et en empêchant l'annexion des municipalités françaises.

Ce programme, M. Beausoleil l'a suivi à la lettre avec activité et énergie. Nul obstacle n'a pu vaincre sa résistance. C'est aussi lui qui, de concert avec MM. Préfontaine et Rainville, fut le promoteur de toutes les améliorations qui ont fait de Montréal une des plus belles villes de l'Amérique et un sujet de légitime orgueil pour la province de Québec.

Ainsi qu'on peut le constater, la carrière de M. Beausoleil est bien remplie et tous les hommes de bien regretteront sa disparition de la scène publique.

* *

Au physique, M. Cléophas Beausoleil peut être considéré comme un des meilleurs types de notre race. Sa taille haute et fortement charpentée est surmontée d'une tête à l'ossature un peu massive et se rapprochant beaucoup du type bismarckien : front large, nez légèrement aquilin, moustache forte et tombante, lignes régulières et un peu sévères, regard vif et perçant qui semble regarder les pensées plutôt que les objets. Tout cela constitue une originalité puissante composée d'honneur, de simplicité, de noblesse morale et de mâle bon sens.

En outre, M. Beausoleil a un caractère charmant, des manières parfaites, une cordialité sincère et une absence de vanité et d'envie que nous souhaiterions à beaucoup de gens.

Obligé jusqu'à la prodigalité, les cordons de sa bourse sont toujours déliés, qu'il s'agisse d'encourager une œuvre de charité, de secourir une infortune privée ou de remplir la caisse de son parti.

Toute la carrière de M. Beausoleil peut se résumer en ces mots : “ Faire du bien à mes compatriotes.” Et, si elle n'a pas été couronnée d'honneurs comme tant d'autres bien moins utiles que la sienne, elle n'en a pas moins bien atteint son but.

Encore une remarque. M. Beausoleil sort pauvre de la vie politique et il y était entré relativement riche.

Avec nos mœurs politiques relâchées, cet éloge est encore ce qui vaut le mieux.

ALFRED PELLAND.

NOS GRAVURES

L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE

Si quelque magicien disait à un architecte ayant des idées grandioses et l'ambition de les réaliser : “ Tu as le droit de former deux souhaits.” “ Je demande, répondrait-il, un emplacement très vaste dans un site très beau et des millions sans compter.” Mais il penserait que ce n'est qu'un rêve. Ce rêve vient de se réaliser pour notre compatriote M. Emile Bénard, un architecte de cinquante-cinq ans qui fut, en 1867, Grand-Prix de Rome. Il a rencontré le magicien, ou plutôt la fée, et ses deux souhaits sont aujourd'hui exaucés.

La fée, c'est Mme Phebe A. Hearst, née Appersin (en 1843), et veuve colossalement riche, depuis 1891, du sénateur George-R. Hearst.

La Californie, pays bien plus neuf que les Etats de l'Est, aspire à rattraper le temps perdu. On connaît les grandes Universités de l'Est : Princeton, Harvard. San-Francisco veut avoir mieux que le collège Harvard, gloire de Boston. Et Mme Phebe Hearst a estimé qu'elle ferait un noble emploi de ses millions de dollars en satisfaisant le caprice grandiose de ses compatriotes.

L'affaire a été menée rondement. En janvier 1898

fut ouvert un concours préparatoire, sur un programme rédigé par M. Guadet, professeur à l'école des Beaux-Arts de Paris. On demandait aux concurrents un projet d'ensemble approprié à un immense terrain sis à Berkeley près de San-Francisco et dont un plan en relief leur était délivré. Il fallait prévoir quinze instituts, d'importance matérielle inégale, des maisons d'habitation pour 5,000 étudiants, des gymnases, des musées, etc.

Le jury international réuni à Anvers en octobre 1898 retint onze projets sur quatre-vingt-dix-huit.

Nouveau concours entre les auteurs des onze projets conservés qui, détail à noter, étaient tous anciens élèves de notre Ecole des Beaux-Arts. Trois étaient français, un autrichien, un suisse et six américains.

Le second concours a été jugé à San-Francisco en septembre dernier. Les concurrents avaient apporté des plans à plus grande échelle et l'étude détaillée de l'un des groupes à leur choix. Il y eut, dit-on, de longues hésitations pour l'attribution des primes, à partir de la deuxième. Mais le premier prix de 50,000 francs fut décerné à l'unanimité. La supériorité du projet de M. E. Bénard, aussi bien dans l'ensemble que dans le détail, était incontestable. Il était à la fois le plus harmonieux, le plus pratique et le mieux adapté au terrain.

La vue perspective que nous publions permet de se faire une idée de la conception de M. Bénard et en même temps des proportions colossales, stupéfiantes de la ville universitaire qui va se bâtir. Elle ne se bâtira pas en un jour, ni même en deux ou trois ans. Cependant M. Bénard vient de retourner pour San-Francisco et la première pierre du premier palais ne tardera pas à être posée. Dès à présent une cinquantaine de millions de francs, dont plus de la moitié fournis par Mme Hearst, sont à la disposition de notre compatriote et des lieutenants dont il s'entourera. Ce sera suffisant pour construire un des groupes. Le coût total de l'Université dépassera 200 millions. On les trouvera au fur et à mesure des besoins : Mme Phebe Hearst n'a pas assigné à ses générosités d'autres limites que celles de sa fortune.

LE PALAIS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER

En novembre 1897, à la suite d'un concours, MM. Aubertin et Umbdenstock, architectes, étaient chargés de construire le Palais des Armées de Terre et de Mer de l'Exposition de Paris de 1900. Leur projet était original. Le palais devait être en acier et ses deux ailes se terminaient par des proues de navires, à droite une proue de cuirassé symbolisait la marine actuelle, à gauche la proue d'un vaisseau de ligne pour rappeler la marine d'autrefois. Ce projet fut publié par les journaux.

Le résultat du concours de 1897 est devenu lettre morte par le refus du Ministère de la Guerre de la fin de 1898 (M. de Freycinet), de participer directement à l'Exposition ; l'exhibition du matériel de guerre français présentait, paraît-il, un danger.

C'est seulement le 15 mai dernier que M. Picard, en demandant à MM. Aubertin et Umbdenstock d'hospitaliser l'Hygiène dont il supprimait le palais spécial a pu trouver les deux millions nécessaires sur le budget général de l'Exposition. Les architectes se remirent à l'œuvre sur un nouveau programme qui les limitait étroitement pour les matériaux et pour la décoration. Mais ils avaient plus de deux années à rattraper. Ce tour de force a été accompli. Les travaux, commencés le 12 août, sont aussi avancés que ceux des palais voisins.

Le Palais des Armées de Terre et de Mer s'allonge entre la Seine et le quai d'Orsay, sur une longueur de onze cents pieds. Une passerelle en acier traverse la Seine dans l'axe de l'énorme baie qui en occupe le centre.

La science la plus nécessaire à la vie humaine, c'est de se connaître soi-même : il vaut mieux savoir ses défauts que de pénétrer tous les secrets des Etats et des Empires et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature.—Saint AUGUSTIN.



Cliché Laprés & Lavergne

M. DOMINIQUE DUCHARME

M. DOMINIQUE DUCHARME

M. Dominique Ducharme, professeur de piano et organiste au Gesù, est mort subitement chez lui, la semaine dernière. Il a été frappé par une maladie de cœur qui l'a terrassé en un instant, sans même lui permettre d'appeler au secours. La nouvelle de cette mort inattendue se répandit dans toute la ville, avec une rapidité extraordinaire, et y causa partout une vive surprise. M. Ducharme s'était, en effet, toujours bien porté et paraissait très vigoureux. Il connaissait tout de même l'affection qui devait l'emporter, et, plus d'une fois, en indiquant la région du cœur, il déclara à ses amis que cet organe lui jouerait un mauvais tour. Il n'était âgé que de cinquante-neuf ans. Il était l'un des citoyens les mieux connus de Montréal, et était certainement la figure la plus typique de notre monde musical.

M. Ducharme naquit à Lachine, le 14 mai 1840. Il était le fils de Timoléon Ducharme, de Lachine, et d'Adélaïde Rapin, de Sainte-Geneviève. Son père, qui possédait une superbe voix de basse, fut pendant trente ans, soliste à Notre-Dame et au Gesù.

Et c'est, à Paris, durant son séjour, qu'il eut l'avantage de connaître intimement Camille de Saint-Saëns, le fameux compositeur. Il fut traité en enfant de la maison par Rossini, qui l'appelait toujours son "Grand Canadien" : et là, chez Rossini, il se fit un ami intime de Liszt, le fameux auteur des Rapsodies.

M. Ducharme était un admirateur de Paderewski, qu'il considérait comme le plus grand pianiste moderne.

Le professeur Ducharme était l'un des premiers musiciens du Canada. Il avait épousé, en 1871, Charlotte Charlebois, fille du Dr Charlebois, de Montréal, qui lui donna une nombreuse famille. On peut dire que Montréal perd en lui un grand artiste. Cette perte sera particulièrement ressentie par tous ceux qui fréquentaient l'église du Gesù.

LE UHLAN

SOUVENIR DE LA GUERRE DE 1870-71

Tout le jour, les balles avaient plu, le canon avait tonné, et le soleil, qui s'effondrait dans une gloire sanglante, semblait n'être qu'un sinistre reflet...

Geneviève Laudel, communément appelée dans le pays Mme Geneviève, se décida, lorsqu'après une

longue attente elle n'attendit plus rien, à remonter l'escalier de la cave où depuis le matin, elle était restée dans l'ombre, à prier et à pleurer.

Elle promena un regard navré sur sa maison déserte, éventrée par les obus, que les serviteurs avaient fui dès l'aube, mais qu'elle avait voulu garder, en capitaine qui ne se connaît pas le droit d'abandonner son bord. Cette maison, c'était, après son fils Jean, ce qu'elle avait de plus cher au monde. Elle y était née, tout les siens y étaient morts, chaque pierre lui en était sacrée : on la tuerait au milieu des décombres, ou bien elle en rendrait le dernier débris à Jean... s'il revenait !...

Car lui aussi se battait, essayait, bien loin, elle ne savait pas où, hélas ! de conserver à d'autres fils leur maison et leur mère...

Elle s'avança, sortit de la cour. La grande prairie précédant la vieille demeure apparaissait toute brune, de cette affreuse couleur du sang qui sèche lentement... Ça et là, quelques touffes se dressaient, intactes et fraîches, implacables d'ironie parmi les formes vagues, lugubres, des objets sans nom. Et le crépuscule tombait, comme une délivrance, enveloppant de ses voiles gris l'horreur du champ de bataille, anéantissant dans le repos infini de la nuit les perspectives dévastées de ce qui, le matin encore, constituait les horizons verts de la gaie campagne normande.

Un sanglot monta du cœur de Mme Geneviève et elle pressa contre sa poitrine ses mains agitées d'un tremblement convulsif. Oh ! les Vandales ! Voilà donc ce qu'ils avaient fait du coin de terre béni qui, pour elle, plus étroitement que l'agrande France, représentait la patrie !...

Sa révolte fut courte. Elle courba le front sous la fatalité, sous le poids de l'incompréhensible férocité qui pousse les hommes, nés frères, à s'entr'égorger, et reprit sa promenade morne.

Elle marchait, accablée, sans pensée, presque sans âme. Elle arrivait à l'extrémité de la prairie, quand une sorte de cri, de plainte inarticulée frappa son oreille. Elle fit quelques pas en avant et recula aussitôt, instinctivement, comme lorsqu'on effleure un serpent.

Un homme, un enfant presque, agonisait à ses pieds, mais celui-là n'avait pas droit à sa compassion : il portait l'uniforme maudit des uhlanes et le casque à pointe gisait à terre, près de sa tête blonde, trouée d'une étoile rouge par où, lentement, en un filet noirâtre, la vie s'en allait...

Un flot tumultueux de fiel, de haine sauvage, la traversa toute, ainsi qu'une marée montante. Ah ! il pouvait mourir, l'envahisseur !... la mort était encore trop douce pour lui !...

Et les mots de malédiction et de colère affluaient à ses lèvres, prêts à tomber en insulte suprême sur ce mourant, qui avait le tort irréparable d'être ennemi !...

Cependant, l'homme continuait sa plainte monotone de bête blessée. Il n'avait pas paru voir Mme Geneviève ; ce qui lui restait d'âme n'était plus là, envolé au pays sans frontière, où l'on plaint ceux qui souffrent et où l'on pardonne à ceux qui s'en vont pour jamais...

Machinalement, Mme Geneviève prêta l'oreille. Les lèvres décolorées du blessé balbutiaient une parole, la même toujours, qu'elle ne comprit pas d'abord. Mais autrefois, à l'époque lointaine des années de pension, Mme Geneviève avait appris l'allemand, et elle se rapprocha, dominée par la curiosité étrange, invincible, de pénétrer la dernière pensée du uhlan.

Elle tressaillit violemment, renuée jusqu'au fond des entrailles. Le uhlan murmurait le dernier mot du soldat de tous les pays : le uhlan appelait sa mère !

Mme Geneviève sentit de grosses larmes gonfler ses paupières. C'était vrai, pourtant, qu'il avait une mère, le uhlan, l'ennemi. Elle n'y avait pas pensé. Et peut-être qu'à cette heure même, son Jean, son fils bien-aimé, expirait sur quelque champ de bataille, en balbutiant aussi : "Maman !..."

En proie à la frémissante émotion qui annihilait la Française au profit de la mère, elle se pencha et effleura de la main la manche du blessé. Il ouvrit les yeux, de pauvres yeux ternis, effrayants d'angoisse, où un reste de vie, c'est-à-dire de souffrance, alluma une courte flamme. Péniblement, en français, cette fois, il articula :

— A boire !

Mme Geneviève ne bougea pas. Une révolte nouvelle, plus violente, revenait l'assaillir. Non, certes ! elle ne donnerait pas à boire au uhlan, au massacreur de petits soldats français. Il avait peut-être tué son fils, celui-ci, de cette main qui pendait inerte et déjà glacée.

Mais le uhlan répétait, de la voix dolente, lointaine comme un écho d'autre monde, et qui jetait à l'âme une épouvante :

— A boire !... Mon Dieu !... Mère, mère !...

— A boire ?... Mon Dieu... Mère, mère !...

Les genoux de Mme Geneviève fléchirent sous elle. Sa mère, toujours !... Et qui sait si Jean, son Jean, ne demandait pas maintenant une goutte d'eau pour étancher la terrible soif d'agonie ?...

Toute une perspective d'horreur s'ouvrit devant ses yeux, devant son cœur, tandis que les sentiments chrétiens revenaient impétueusement, démontrant que ce verre d'eau surtout ne resterait pas sans récompense.

A quelques pas un petit ruisseau chantait dans les feuilles, tout comme si la plus sombre tragédie ne s'était pas déroulée là. Mme Geneviève y courut remplir le casque à pointe, que ses mains ne supportaient pas sans un frisson de répugnance haineuse. Se domptant, imposant silence à ses nerfs de toute la force de sa volonté tendue, elle l'approcha des lèvres desséchées du soldat, en disant avec douceur : Buvez... mon ami !...

Plus tard, elle ne se rappelle jamais comment elle avait su trouver le courage de prononcer ce mot...

Le uhlan but, longuement, la tête appuyée contre Mme Geneviève qui le soutenait et le regardait avec une tristesse infinie, reconfortée et apaisée par la pensée de son fils, souhaitant ardemment, qu'en la même occurrence, une autre fit pour lui ce qu'elle faisait pour l'ennemi !...

Une chaude larme de tendresse et de pardon tomba sur le front du mourant. Il tourna vers elle son œil vitreux et murmura, reconnaissant :

— Vous êtes bonne...

D'une voix étranglée, elle répondit :

— Non... je suis mère...

Il avait compris. D'un ton grave, qui impressionna Mme Geneviève comme un oracle, il dit :

— Dieu garde votre fils !...

Mme Geneviève essuya son visage ruisselant.

—Merci ! fit-elle bien bas, souffoquée d'émotion.

Du geste hésitant et las de ceux qui vont mourir, le uhlan cherchait à ouvrir son dolman. Sans réfléchir, sans chercher à comprendre, Mme Geneviève l'aida à ramener d'une poche intérieure des lettres et un fin médaillon contenant un portrait, suave figure de femme blonde, l'expression mélancolique et douce. Il lui montra le tout, en ajoutant, d'un inexprimable accent de prière :

—Ma mère... lui écrire...

Mme Geneviève ouvrit la bouche. Elle allait répondre un "non" très dur, mais, en une vision navrante, elle aperçut l'autre, l'autre mère, attendant sans fin celui qui ne reviendrait pas... Et ce fut avec effusion qu'elle assura :

—Je le ferai ; soyez tranquille !...

Un sourire étrangement doux transfigura la face livide du uhlan. Sa tête glissa en arrière et il exhala en un faible souffle :

—Merci !...

Dans ce mot partit toute son âme. D'une main tremblante, Mme Geneviève ferma les yeux qui semblaient la fixer encore pour la recommandation suprême, et, remplie d'une consolation indicible, se retira, afin d'accomplir le dernier vœu du pauvre soldat qui lui devait d'être mort comme nous souhaitons tous mourir : en paix.

Néanmoins, la rédaction fut pénible au début. Ce fut avec lenteur et en cherchant ses mots que Mme Geneviève traça ces lignes :

"Madame. Une bien pénible tâche m'incombe aujourd'hui. Je m'en acquitte cependant en conscience, pensant que le souvenir que je relate ici pour vous aura quand même sa douceur, et vous sauvera des angoisses d'une attente sans fin ici-bas. Madame, j'ai recueilli le dernier soupir et la dernière pensée de votre fils, tué ce soir en faisant son devoir de soldat, dans la grande bataille qui a eu lieu auprès de ma maison. — Sa dernière pensée a été pour vous, et son dernier soupir était un remerciement pour moi, car le pauvre enfant appelait sa mère, puis demandait à boire... Hélas ! seule, une étrangère a répondu à ce suprême appel ! J'ai humecté les lèvres expirantes qui balbutiaient votre nom et je l'ai fait, Madame, avec toute la compassion d'une mère, comme je voudrais qu'on le fit pour mon fils, mon Jean qui, lui aussi, se bat loin de moi..."

Ensuite, le blessé me remit les lettres ci-jointes, et ce portrait, le vôtre sans doute, qui reposaient sur son cœur. Je vous envoie le tout avec la vive expression de ma condoléance maternelle. Adieu, Madame, tout ici-bas nous sépare, et plus jamais vous n'entendrez parler de moi. Sachez du moins qu'une autre mère, une mère française, vous plaint de toute son âme.

GENEVIÈVE LAUDEL.

La plume glissa des doigts de Mme Geneviève. Avec surprise, elle s'aperçut qu'elle pleurait...

Et la petite lettre partit, à travers les hasards de la guerre, porter à celle qui attendait en tremblant de l'autre côté du Rhin, la pure manifestation de charité.

De longs jours s'écoulèrent, traversés de deuils et d'angoisse, vibrants du grondement des canons, jours inoubliables où l'on avait la sensation du plus épouvantable cauchemar, et où la pensée ne se ressaisissait que pour compter les désastres...

Au milieu de tout cela un frêle papier sut trouver le chemin de Normandie. Il arrivait de loin, froissé, maculé de poussière, de timbres innombrables ; il arrivait de là-bas, de chez les vainqueurs, qui payaient si cher leurs victoires, et portait l'adresse de Mme Geneviève.

Elle décacheta l'enveloppe, non sans frémissement. Qui pouvait lui écrire de l'outre-Rhin maudit ? Son fils peut-être, oh ! Dieu, son fils prisonnier !...

Une toute petite fleur s'en échappa, le pâle et gracieux myosotis qui garde de l'oubli...

La lettre disait :

Malgré l'anéantissement de ma douleur, je veux vous envoyer, Madame, l'assurance de ma reconnaissance infinie et un vœu qui, si Dieu l'entend, vous portera bonheur. Au nom de ce que vous avez fait pour mon enfant mourant, je l'adjure de vous conserver votre fils ! et pour la pitié que vous avez eue, Madame, envers la mère de l'ennemi, je vous bénis de toute mon âme.

AUGUSTA W.

Je crois bien que Mme Geneviève effleura de ses lèvres le petit papier porte-bonheur. Je suis sûr, du moins qu'elle le cacha dans son corsage, où, aux heures de dépression trop grande, elle le sentait sous ses doigts tremblants. Et un peu de courage lui remontait au cœur. L'autre mère l'avait béni, son Jean, il n'était pas possible que Dieu fût sourd et que l'enfant ne revint pas...

* * *

Un matin, longtemps après, Mme Geneviève travaillant à réparer les irréparables pertes, surveillait les maçons qui plaçaient de grosses pierres de taille dans les trous béants creusés par les obus. Pauvre vieille maison, qui porterait dans ses flancs mêmes l'ineffaçable empreinte de la guerre destructrice ! Et cela n'était rien encore. Pourvu que Jean y revint chercher du repos et des forces, à sa douce maison d'enfance !...

Mme Geneviève soupira et dit, presque haut :

—Où est-il, mon fils bien-aimé ?

—Ici, maman ! cria une voix joyeuse.

Mme Geneviève se retourna et tomba sur son siège, défaillante de bonheur et de surprise intense. Jean était devant elle, un peu pâle, le bras en écharpe, la croix de la Légion d'honneur sur sa capote décolorée. Le jeune homme sauta au cou de sa mère.

—Eh oui ! maman chérie, c'est moi ! Un peu démoli, comme tu vois, mais encore solide au poste !... Et puis, c'est fini, n'en parlons plus. Car je reviens pour toujours, on ne veut plus de moi !... C'est que je ne me suis pas trop mal conduit, et alors on me rend à ma petite mère !...

Mme Geneviève ne pouvait pas répondre, suffoquée qu'elle était d'émotion et de joie. Ses larmes coulaient abondantes, et elle embrassait son fils en silence, heureuse de le retrouver tel qu'autrefois en sa gaieté primesautière et bien française, et goûtant, à cette minute de félicité surhumaine, la récompense de sa pitié pour l'autre, la lamentable mère ennemie...

JEAN DE MATHÉAS.

LA FÊTE NATIONALE DES BOERS

Les Boers viennent de fêter le "Dingaan's day," le "jour de Dingaan," qui a été, depuis soixante ans, leur jour de fête nationale et qui, chaque année, le 16 décembre, est l'anniversaire de la grande victoire remportée jadis par leurs pères sur les Zoulous. Rappelons brièvement ce dramatique épisode de leur histoire.

Lorsque les Boers, en 1837-1838, quittèrent le Cap, où ils avaient trop à souffrir de la tyrannie des Anglais, et prirent possession du territoire de Natal, Dingaan était roi des Zoulous. Ce dernier s'était comparé de la couronne en assassinant le roi Tshaka, son frère. Celui-ci, homme d'un physique imposant, doué de grands talents naturels et d'une ambition démesurée, avait été le plus terrible et le plus impitoyable conquérant que le sud de l'Afrique ait encore connu. Ses régiments, armés d'engins formidables, étaient non seulement habitués à vaincre, mais à traiter les vaincus avec la plus abominable cruauté.

Dingaan se montra un tyran plus féroce encore que Tshaka, cruel, perfide, avide de sang humain, possédé de tous les vices sans aucune des qualités de son prédécesseur. Il fut fort étonné quand il apprit que les Boers s'apprétaient à traverser la rivière Tugela, c'est-à-dire à pénétrer sur la terre que les Zoulous considéraient comme leur propriété.

Le chef des Boers était alors un descendant de huguenots, nommé Piet Retief, homme d'un caractère élevé et du plus haut mérite. Il rendit visite à Dingaan, avec un cortège de soixante-six des principaux Boers. Dingaan les reçut avec effusion, leur offrit des divertissements de toutes sortes et détourna si complètement leurs soupçons par ses manières affectueuses qu'ils vinrent sans armes à un banquet d'adieu que Dingaan offrit en leur honneur.

Pendant qu'ils étaient tranquillement assis à la table de leur hôte, buvant cordialement le vin de

l'hospitalité, Dingaan tout à coup se leva, prit son arme en main et s'écria :

—Saisissez-les ! Egorgez-les !...

En un instant, les Zoulous se jetèrent sur les malheureux Boers et les poignardèrent tous avec leur sauvage cruauté.

Peu de temps après cet horrible massacre, Dingaan enhardi par le succès de son crime, s'avança, à la tête de dix mille hommes, sur le Natal afin d'exterminer le reste des émigrants ; il en rencontra un grand nombre à une place connue depuis sous le nom de "Weenen" (place des Pleurs). Il tua 600 personnes, hommes, femmes, enfants, et s'empara de 20,000 têtes de bétail. Quelques jours après, il mettait en déroute un commando de 400 Boers.

Panda, frère de Dingaan, menacé de mort par celui-ci, s'était réfugié près des Boers, avec un petit corps de nègres. Le chef des Boers était, à ce moment-là, Prétorius, un des pères de la patrie. Prétorius avait réuni 600 hommes montés et quatre pièces de canon. C'est avec ce faible contingent armé et quelques nègres de Panda qu'il résolut de châtier Dingaan. Il se dirigea donc vers Unhimkinlore, où il parvint le 15 décembre. Le 16, il était entouré par les 10,000 guerriers du tyran zoulou.

Avant de se battre, les Boers tombèrent à genoux en prière, et chaque homme jura que si Dieu leur accordait la victoire, ils garderaient éternellement le souvenir de cette journée et bâtiraient une église commémorative. La journée entière se passa à repousser les assauts répétés des meilleurs soldats de Dingaan. Le soir, ceux-ci avaient laissé 5,000 morts sur le champ de bataille. Le reste fuyait.

Dingaan mit le feu à Unhimkinlore, sa capitale, et se sauva chez les Swazis, qui le mirent à mort.

Prétorius et ses hommes tinrent leur parole et bâtirent une église commémorative à Pietermaritzburg. Depuis cette époque, chaque 16 décembre a été célébré par les Boers avec une grande solennité et a été baptisé "jour de Dingaan."

C'est une date, du reste, qui paraît leur porter bonheur : en 1877, lord Beaconsfield annexa le Transvaal aux possessions anglaises. Mais, en 1880, l'Angleterre rendit l'indépendance aux Boers, et ce fut le 16 décembre de cette même année que Paul Kruger, Prétorius et Joubert proclamèrent la liberté du Transvaal.

Enfin, c'est encore le 16 décembre que le général Buller vient d'être battu par les vaillants du Sud de l'Afrique.

OLIM.

LA FEMME

L'homme s'efforce, invente, crée, sème et moissonne, détruit et construit, pense, contemple ; la femme aime. Et que fait-elle avec son amour ? Elle fait la force de l'homme. Le travailleur a besoin d'une vie accompagnée. Plus le travailleur est grand, plus la compagne doit être douce.

Ah ! vénérons la femme. Sanctifions-la. La femme, c'est l'humanité vue par son côté tranquille : la femme, c'est le foyer, c'est la maison, c'est le centre des pensées paisibles.

C'est le tendre conseil d'une voix innocente au milieu de tout ce qui nous emporte, nous courrouce et nous entraîne. Souvent, autour de nous, tout est l'ennemi ; la femme, c'est l'amie. Ah ! protégeons-la. Rendons-lui ce qui lui est dû. Donnons-lui dans la loi la place qu'elle a dans le droit. Honorons, ô citoyens, cette mère, cette sœur, cette épouse.

La femme contient le problème social et le mystère humain. Elle semble la grande faiblesse, elle est la grande force. L'homme sur lequel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur une femme. Et le jour où elle nous manque, tout nous manque.

C'est nous qui sommes morts, c'est elle qui est vivante. Son souvenir prend possession de nous. Et, quand nous sommes devant sa tombe, il nous semble que nous voyons notre âme y descendre et la sienne en sortir.

QUAND LES POULES AURONT DES DENTS

Quand enfant j'enviais mon père
De mille désirs imprudents,
—Attends, ma bourse récupère,
Disait-il, un temps plus prospère—
—Quand les poules auront des dents.

Et c'est ainsi que va le monde ;
Les exemples sont abondants.
J'aime follement Rosemonde,
Je l'aurai, si Dieu me seconde—
—Quand les poules auront des dents.

Vous avez reçu deux cents piastres ;
Avec force gestes fendants
L'ami vient dire ses désastres ;
Il les rendra, de par les astres,—
—Quand les poules auront des dents.

Vous faites de la politique.
Rouges, bleus comme indépendants
Promettent l'âge d'or antique
Et Pandore en votre boutique—
—Quand les poules auront des dents.

Vous souscrivez aux loteries ;
Vous aurez, à moins d'accidents,
Sans compter les cajoleries
Le plus gros lot des galeries
—Quand les poules auront des dents.

Vous voulez la paix sur la terre,
Au dehors ainsi qu'au dedans,
Paix magnifique et salutaire
De l'universel phalanstère ?
—Quand les poules auront des dents.

Le peuple verra qu'on le berne.
Devenus moins accommodants,
Ils useront de leur gouverne
Ces citoyens à l'air paterne,
—Quand les poules auront des dents.

Ne riez de telles chimères ;
Ils cesseront, les mots mordants
Entre beaux-fils et belles-mères,
Entre les curés et les matres,
—Quand les poules auront des dents.

Mais, voulez-vous gagner les foules ;
Mettre fin aux cris discordants
Et des gagnants et des perdants ?
—Donnez donc à leurs dents des poules
Et non à leurs poules des dents.

Jules Marion-Lanos.

RÊVE ET RÉALITÉ

Le soleil venait de se coucher, et à un jour délicieux succédait une soirée charmante. Le ciel à l'occident revêtait les plus riches couleurs ; le pourpre, l'or et l'opale s'y confondaient dans un ensemble harmonieux ; une vapeur dorée flottait au-dessus des champs, un souffle frais et tiède courbait les arbres. La lune déjà levée, opposait à ces splendeurs du couchant, sa lumière pâle et religieuse ; elle brillait d'un doux éclat au-dessus de notre jolie petite ville et reflétait son blanc visage dans les eaux de l'Yamaska qui murmuraient sur la grève.

Doucement bercée par la vague capricieuse j'oubliais dans un rêve d'or tout ce qui m'entourait ; j'errais dans ce jardin enchanté d'où l'on ne revient jamais qu'avec regret...

Soudain du clocher du Précieux Sang des sons graves et doux tombèrent sur la terre ; on eût dit une plainte, un regret, un soupir, puis la minute d'après une fervente prière, une ardente supplication. C'était l'hymne du soir et ses dernières notes semblaient courir sur les vagues, effleurer les prairies ; les feuilles gémissaient comme si la ferveur de cette prière les eût fait tressaillir...

Sois bénie, ô cloche ! pour le cri de reconnaissance que tu fis monter de mon cœur à mes lèvres. Sois bénie ! car ce fut pour moi l'heure du recueillement,

l'heure de l'amour. Comme je compris bien à tes accents pieux ces vers de Longfellow :

Bannis les rêves d'or et les molles tristesses :
Le présent est à toi, mais le reste est à Dieu :

A Dieu ! comme il me troubla, ce simple mot. Pendant que je poursuivais mille chimères, là-bas, dans ce sanctuaire aux murs gris et sombres, inclinées devant le tabernacle de jeunes vierges priaient ; elles levaient vers Jésus leurs regards chargés d'amour, et répétaient tout bas : " Pitié pour les souffrants, pitié pour les pécheurs."

Ah ! comme elles avaient bien compris cet appel du Divin Maître : " Venez à moi." Leur avenir, c'est ce foyer ardent, cette rive heureuse, c'est le cœur de Dieu. Leurs rêves : qu'ils sont nobles, qu'ils sont grands ! ils se traduisent par cette devise pleine de feu : " Des âmes ! Encore des âmes à Dieu !"—Et moi je rêvais...

Devant cette triste et accablante comparaison je pleurai longtemps.

Puissiez-vous, âmes tièdes et rêveuses, entendre dans le calme et la tranquillité d'un soir d'été les dernières vibrations de l'hymne du soir ; puissent-elles éveiller en vous le regret que j'ai éprouvé moi-même et vous portant à lever vers le ciel un regard d'amour, mettre sur vos lèvres ce cri d'une âme poétique et vaillante : *Excelsior ! Excelsior !*

Il est quelque chose de plus grand de plus noble que de rêver toujours ; c'est d'aimer, de se sacrifier toujours.

LAETITIA.

COMMENT NOUS VOIENT LES MOUCHES

Si nous examinons au microscope une tête de mouche, nous remarquons qu'elle possède deux sortes d'yeux distincts : les gros yeux, placés de chaque côté de la face et les petits yeux ou ocelles disposés en triangle sur le vertex.

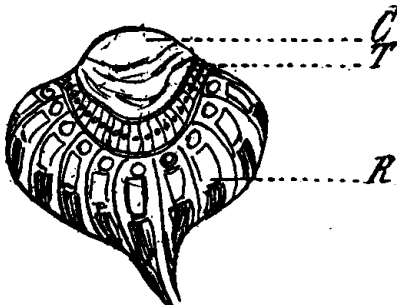
Les gros yeux forment deux saillies convexes et se décomposent en une multitude de facettes hexagonales juxtaposées.

Ces facettes paraissent atteindre le nombre de 4,000 environ ; elles ne sont pas de même grandeur, celles de la partie supérieure ayant 1/1000 de pouce et celles de la partie inférieure de 1/2000 de pouce seulement.

La figure 1 représente une de ces 4000 facettes qui forme à elle seule un œil complet. Elle se compose en effet :

- 1o. De la cornée C ;
- 2o. D'un cône cristallinien T placé derrière la cornée et formé de seize segments divers intimement unis et entourés de pigment ;
- 3o. De la rétine R qui est en rapport avec l'extrémité du cône cristallinien et avec un filament du nerf optique.

Chacune des facettes étant immobile, comme du reste le grand œil qu'elles composent, il arrive que seuls les rayons qui suivent l'axe de cône pourront impressionner le nerf optique.



Schema d'un œil de mouche

Ainsi donc, suivant l'expression de Johannes Muller (*Phys. of the senses*), l'image que perçoivent les mouches, formée par des milliers de points séparés, répondant chacun à une partie distincte du champ visuel extérieur, " doit ressembler à une mosaïque".

C'est la meilleure idée qu'on puisse se former de la façon dont les objets viennent se peindre sur la rétine de ces insectes.

Passons maintenant à l'examen des ocelles.

Chacun d'eux se compose de :

1o. Un cristallin faisant partie du tégument général du corps ;

2o. Une couche de cellules transparentes ;

Une rétine formée d'une couche de cellules présentant un bâtonnet comme terminaison antérieure et recevant à la partie postérieure les filaments du nerf optique ;

4o Du pigment.

Le cristallin a une forme convexe très accentuée, il doit donc avoir un foyer très court, et les bâtonnets étant en très petit nombre, cet œil ne peut donner une image nette que des objets très rapprochés.

Pour bien exprimer notre pensée nous pourrions dire que, par les ocelles, les mouches sont atteintes de myopie.

Il est expérimentalement prouvé que les animaux mesurent instinctivement les dimensions des objets qui les entourent à leurs dimensions propres.

Il nous est donc facile de concevoir la sensation visuelle d'une mouche, ayant 4 millimètres de hauteur et 6 millimètres de circonférence moyenne, qui se trouverait, sur le sol, à la distance de 0m,25 d'un homme de taille ordinaire 1m,70 debout. (1)



Comment nous voient les mouches.—Un homme en perspective

Elle percevra les extrémités des semelles, larges de 0m,06, ainsi que nous ferions d'auvents de 9 mètres de largeur qui avanceraient de 6 mètres environ avec une élévation approximative de 8 mètres au-dessus du sol.

Placée dans les mêmes conditions vis-à-vis de l'homme qu'elle regarde que le serait un être humain en face et aux pieds d'une statue colossale 700 mètres de haut, la bestiole verra le corps de son sujet aller toujours en diminuant de volume et la tête tout à fait minuscule. Les plis de l'étoffe du pantalon, jusqu'aux genoux, lui paraîtront considérables, tandis qu'elle percevra à peine, là-bas, là-bas... dans le lointain les mains, le veston et la moustache, tel un buisson au faite d'une montagne.

Mais voici que notre mouche s'envole et vient se poser sur la main de l'homme.

La voilà entre le duvet et les sinuosités de la peau comme un être humain dans une pépinière traversée de sillons. Ça et là des flaques graisseuses sont pour elle autant de plats appétissants.

Elle perçoit toutes ces choses avec ses ocelles qui alors lui servent merveilleusement, tandis que ses grands yeux voient le buste ainsi qu'une colline haute. Assurément elle ne s'occupe guère de cette masse, tout occupée qu'elle est à exploiter le riche terrain qu'elle explore.

JACQUES DAVIA.

(1) Le mètre vaut trois pieds trois pouces et un tiers.

L'EMPREINTE

Non, il ne faut pas dire : A quoi bon ? quand l'effort
S'épuise dans une œuvre ironiquement vaine ;
L'art, pour planer, demande une héroïque peine,
Et, pour le bien traduire au cœur tranquille et fort.

Mais, surtout, ne crains pas de mourir d'une mort
Dont la grandeur, plus tard, apparaîtra sereine,
Ne consulte que l'astre où ton ardeur t'entraîne,
Loin des conflits divers qui te cachent le port.

Si l'ampleur du contour, que tu chéris, t'écrase,
Si le feu du travail, que tu couves, t'embrase
Le cerveau plus qu'un jour tu ne pouvais savoir,

Pour de plus hauts destins Dieu ne te fit pas naître :
Il suffit que ton âme ait pu la concevoir,
Pour que ton œuvre porte un reflet de ton être.

Abel Letalle

QUELQUES ANNÉES PLUS TARD

La porte de l'église s'ouvre bruyamment. Naturellement les têtes se retournent avec ensemble.

Monsieur le Vicaire, qui n'a pas à se retourner pour voir, examine de loin le visiteur, un beau et grand capitaine, puis fait sévèrement remarquer à son jeune auditoire qu'il ne faut jamais s'occuper des personnes qui entrent dans le lieu saint. Mais il a beau faire, le pauvre catéchiste ! L'attention, toute l'attention de ses disciples est ailleurs. Un capitaine ! Et son long sabre, qui traîne sur le pavé ! Pensez donc.

L'officier, sans esquiver le moindre signe de croix, sans faire la moindre prière, passe raide devant l'autel qu'il ne daigne même pas regarder et va droit aux vitraux du chœur ; il les examine longuement, les trouve superbes, et ils le sont en réalité. Puis il s'avance encore et toujours, son long sabre qui traîne sur le pavé !

Les enfants sont vraiment bien distraits. Monsieur l'abbé, lui, s'impatiente ;

— Allons, mes enfants, faites donc attention. Saint Joseph est aussi le patron de la bonne mort.

Pauvre Monsieur le Vicaire ! Il crie pourtant un peu plus fort : personne ne l'écoute. C'est toujours le beau capitaine attirant les regards. Comme il est brillant, son long sabre qui traîne sur le pavé !

Impatient, n'y tenant plus, Monsieur le Vicaire quitte un instant son petit troupeau silencieux, va droit à l'officier qu'il prend familièrement par le bras :

— Mon capitaine, lui dit-il en souriant, vous admirez nos vitraux : ils sont en effet très renommés ; mais, avez-vous remarqué les magnifiques sculptures qui sont au portail de l'église ? Venez donc, je serai très heureux de vous les montrer.

Confiant dans ce jeune prêtre, qu'il trouve d'une exquise amabilité, l'officier se laisse conduire.

— Passez donc, Monsieur l'abbé.

— Pardon, mon capitaine, après vous.

Et le beau capitaine, avec son sabre qui traîne sur le pavé, se trouve bientôt seul sur le perron, pendant que Monsieur le Vicaire, avec un petit air satisfait, referme vivement la porte, pousse bruyamment le verrou et retourne à ses agneaux.

Peu de semaines après son installation, Monseigneur voulut visiter l'église de D..., dans laquelle il n'était pas entré depuis longtemps : il tenait à revoir les magnifiques vitraux, qu'il n'avait vus qu'une seule fois dans sa vie et qu'il n'avait pas eu le temps d'admirer suffisamment. Quant aux sculptures du portail, Sa Grandeur ne s'en souciait guère. D'ailleurs, les avait-elles jamais remarquées ? Ses souvenirs sur ce point étaient un peu confus.

Le nouveau curé de la paroisse, homme fort aimable, très distingué et sachant faire les honneurs de son église, se mit en frais pour recevoir dignement et solennellement son évêque. Rien ne fut épargné. Tout fut visité ; Monseigneur admira les vitraux, les stalles du chœur, les sculptures de la chaire, mais passa très vite devant celles du portail.

Enfin, la réception se termina par un diner, auquel avaient été invitées, pour honorer Sa Grandeur, les notabilités de la paroisse. A la fin, Monseigneur remercia chaleureusement Monsieur le curé des honneurs qui lui avaient été rendus avec tant d'empressement.

— Eh ! Monsieur le curé, ajouta-t-il ensuite, vous ne m'avez pas toujours aussi bien reçu dans votre église ?

— Je prie Votre Grandeur de m'excuser, dit le curé fort étonné, comme bien l'on pense, mais je ne comprends pas. N'est-ce point la première fois que j'ai l'honneur ?

— Eh ! reprit l'évêque avec un air si bon, mais un peu malicieux, nous sommes d'anciennes connaissances. Oui, en effet, c'est la première fois que vous me recevez dans votre église.

— Mais, Monseigneur, je vous en prie, reprit à son tour le pauvre curé de plus en plus intrigué, expliquez-vous.

Et l'ancien capitaine, converti, devenu prêtre et évêque, raconte l'histoire que nous venons de citer.

Le curé d'aujourd'hui, qui venait de faire un si chaleureux accueil à son évêque, était le vicaire d'autrefois qui l'avait un jour évincé de l'église, et qui n'avait pu, naturellement, reconnaître sous la soutane violette l'ancien capitaine au long sabre qui traîne sur le pavé.

MONDANITÉS

Les jeunes femmes qui attendent la venue d'un bébé sont bien forcées de renoncer à accomplir leurs devoirs mondains. Mais elles en préviennent leurs relations. Elles font imprimer, sur leurs cartes de visites, au-dessous de leur nom : "Empêchée par l'état de santé, a le regret de ne pouvoir faire de visites cet hiver" ou "ce printemps"... bien entendu. (L'été et l'automne, saisons des voyages, des séjours à la campagne, etc., ne comptent plus en ce qui concerne les obligations mondaine). Elles ont soin d'indiquer jusqu'à quel

moment elles pourront recevoir. Par exemple : "Mercredi et samedi, 4 h. (leurs jours), jusqu'au 15 février."

On comprend sans qu'il soit besoin de donner d'autres explications. Toute autre maladie ne pourrait être annoncée de la sorte.

* * * *

J'ai dit bien souvent, qu'à moins d'exception, on ne s'adresse jamais directement à la jeune fille qu'on désire obtenir pour femme. Toutes les fois que la chose est possible, on fait porter la demande en mariage par son père, aux parents de la jeune fille. Si on était forcé de faire d'abord connaître à celle-ci les sentiments qu'on éprouve pour elle, on les lui exprimerait avec simplicité : "Mademoiselle, vous m'avez inspiré une grande et respectueuse affection, je serais bien heureux si vous consentiez à devenir ma femme."

Il est moins troublant pour elle de s'entendre parler avec cette netteté, et les périphrases n'ajouteraient rien à l'aveu d'un honnête amour.

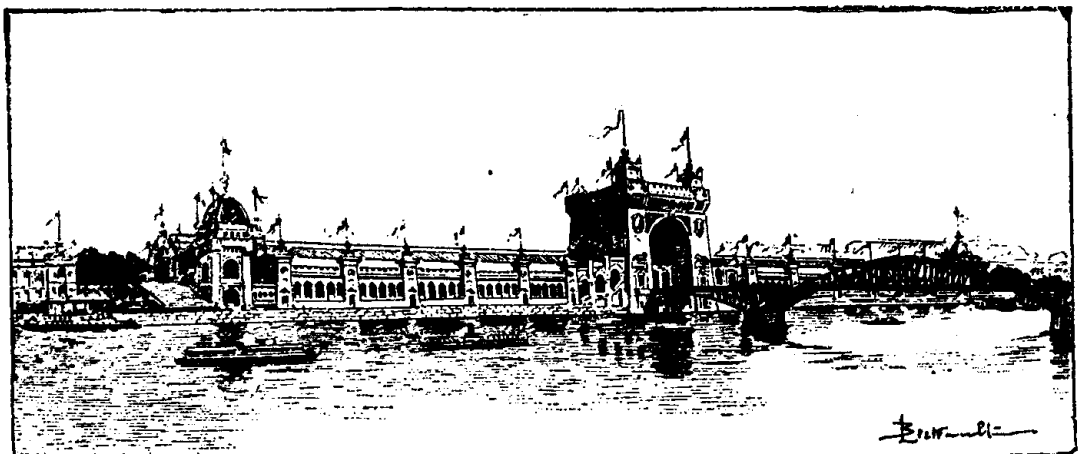
Le jour du mariage, si on se promène à pied, c'est à sa femme que le marié offre le bras. A la sortie de l'église, les mariés montent dans leur voiture, seuls. Un tiers n'est pas admis entre eux à ce moment de la fête nuptiale.

Le marié est dispensé de s'occuper des détails de cette fête. Les garçons d'honneur, les parents des jeunes époux se chargent de tout.

La bague de fiançailles est offerte le jour où on célèbre les fiançailles. Si les parents de la jeune fille ne donnent pas de fête de famille à cette occasion, le fiancé apporte la bague quelques jours après avoir vu sa demande en mariage acceptée.

* * * *

On me parle d'assister à l'"honneur d'un mariage." Je ne sais pas du tout ce que cette expression signifie. On envoie toujours sa carte, en réponse à une lettre de faire part qu'on reçoit.



VUE PERSPECTIVE PRISE DE LA PLACE DE L'ALMA



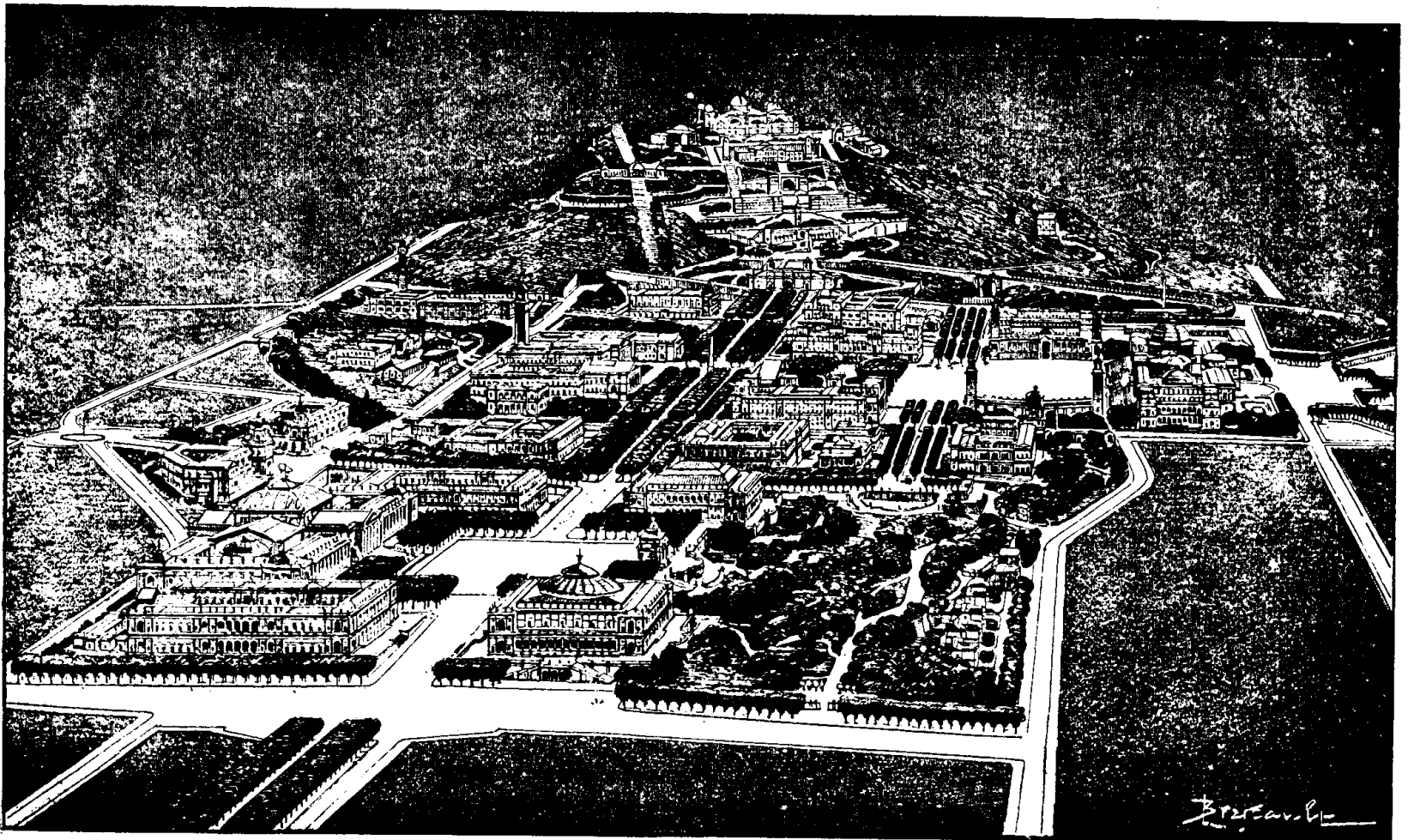
L'EXPOSITION DE PARIS. — PALAIS DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER : MAQUETTE DE LA PORTE CENTRALE



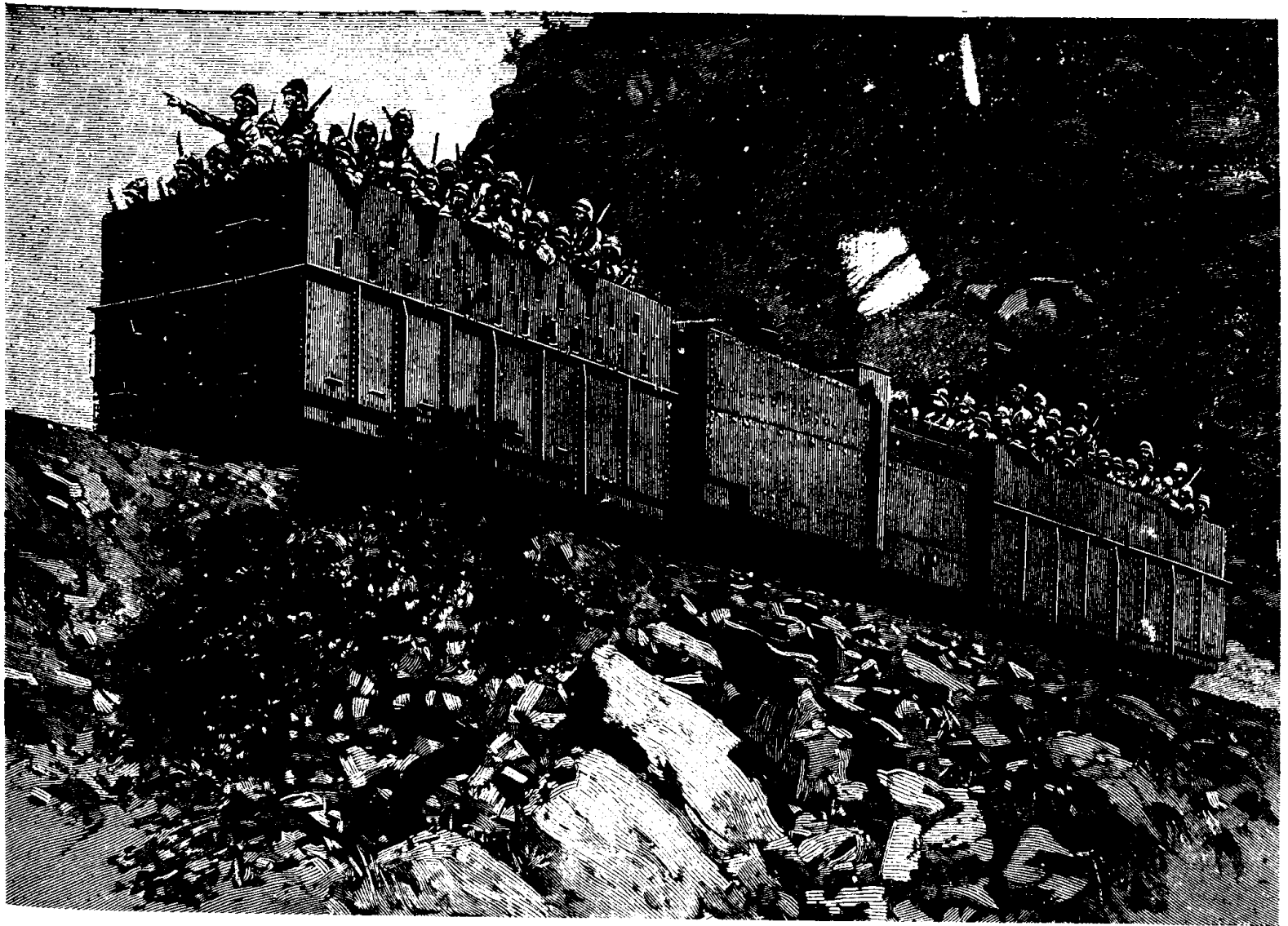
Mme Phebe A. Hearst



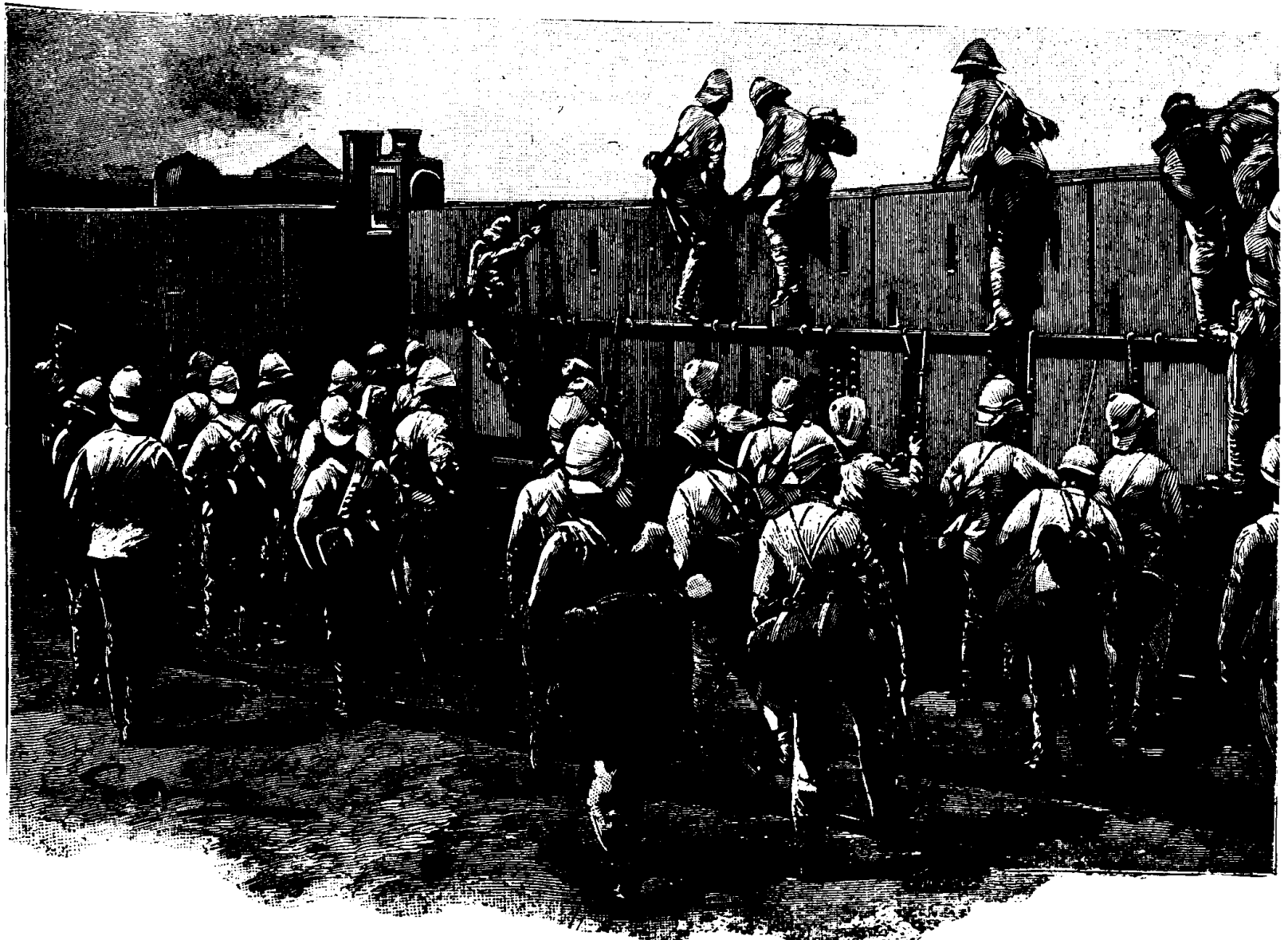
M. Emile Bénard



SAN-FRANCISCO.—Le projet de M. Bénard : vue perspective de la future Université californienne



Train blindé partant en reconnaissance

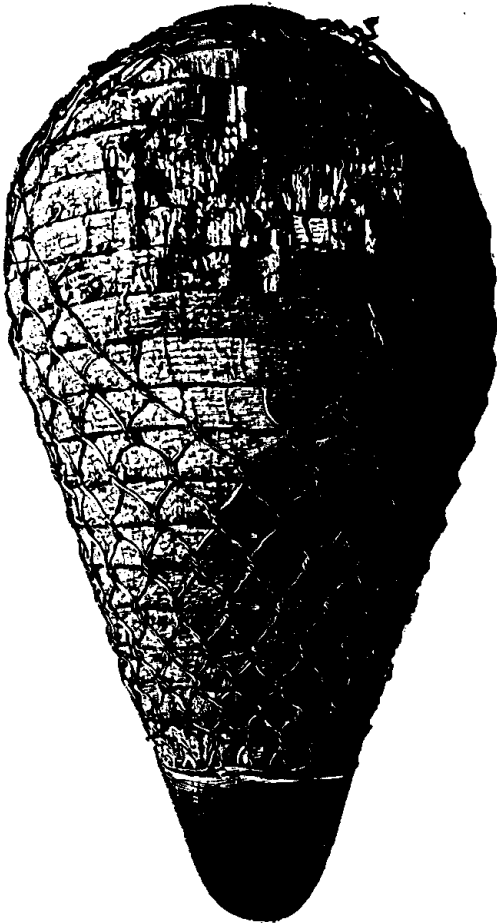


GUERRE AU TRANSVAAL.—Soldats anglais montant dans un train blindé

DÉCOUVERTE D'UNE ÉPAVE D'ANDRÉE

Il y a deux mois, un chasseur de phoques norvégien découvrait, sur l'île du roi Charles, dans le Spitzberg occidental, une bouée semblant provenir de l'expédition d'Andrée.

L'engin a été transporté à Stockholm, et toutes les personnes qui connaissaient l'équipement de l'expédition ont reconnu la bouée qu'Andrée devait lancer, lorsqu'il passerait au pôle. Elle ne renfermait, hélas ! aucun document. A l'intérieur, on n'a trouvé que du sable ; le flotteur a donc dû rester un certain temps sur la plage ; ce qui semble l'indiquer, c'est la défor-



mation qu'il a subie et qui est très apparente sur la photographie ci-dessus, déformation qui doit provenir des pressions des glaces côtières. L'absence de toute lettre indique que la bouée n'a pas été mise à la mer au Pôle, mais qu'elle est tombée à l'eau par accident. C'est donc une épave sans valeur.

Depuis deux ans, les recherches faites au Groenland à la Terre François-Joseph et sur la côte nord de la Sibérie sont demeurées infructueuses, et il n'est guère possible de douter de la mort d'Andrée et de ses compagnons. A Stockholm même, on ne semble conserver aucun espoir.

BIBLIOGRAPHIE

Que toutes les familles, que les milliers de personnes qui l'attendent se réjouissent : l'*Almanach Hachette pour 1900* vient de paraître, et à peine arrivé chez nous, c'est par douzaines, par centaines d'exemplaires qu'il s'enlève. Chacun veut l'avoir : la mère pour l'offrir à sa fille, le père pour l'offrir à sa femme et à son fils.

C'est le livre du foyer, le Trésor de la maison.

On le conserve comme la relique de la famille, le souvenir de ceux qui ont été et ne sont plus. Que de visions évoqueront ses pages quand, plus tard, on y retrouvera l'écriture tremblante de l'aïeule, l'écriture d'une mère chérie, d'une épouse adorée !

C'est ce côté familial de l'*Almanach Hachette* qui en fait le livre unique qu'on conserve comme une précieuse archive aussi bien dans le château que dans la chaumière.

Est-il nécessaire d'ajouter que renouvelé chaque

année, dans son texte et ses gravures, l'*Almanach Hachette* est une véritable encyclopédie où tout le monde, savants, ignorants, citadins, paysans, hommes et femmes du monde, hommes et femmes du peuple, jeunes filles, jeunes gens et gens de tout âge comme de toutes conditions, trouvent des pages qui s'adressent spécialement à eux, les intéressent tout particulièrement, les instruisent et les amusent.

La collection complète des *Almanachs Hachette*—une rareté qui vaut aujourd'hui cinq ou six fois son prix primitif—constitue une véritable bibliothèque encyclopédique représentant le prix et la matière d'une bibliothèque de plus de 100 volumes.

L'*Almanach Hachette pour 1900* nous donne une centaine de recettes de cuisine nouvelles ; nous indique le temps probable pour chaque mois de l'année ; nous renseigne sur la manière de conduire notre verger, notre jardin, et notre basse-cour ; d'établir notre budget domestique pour le bonheur de la famille. Et dans des articles très documentés et illustrés de nombreuses gravures, l'*Almanach* nous dit si les autres planètes sont habitées ; comment se produisent les tremblements de terre ; il nous renseigne sur les découvertes et les inventions de l'année, les nouveaux timbres-poste ; nous explique ce qu'un homme boit, mange et fume pendant 70 ans ; étudie la question si souvent posée, si l'on peut être "enterré vivant" ; nous fait connaître les ennemis de la maison, les innombrables parasites qui installent dans notre corps leur demeure de prédilection.

¶ Citons encore—il faudrait tout citer !—l'histoire de l'année par l'image ; les symboles des fleurs ; le cœur révélé par l'écriture ; l'histoire de la coiffure et de la chaussure ; l'art de faire son testament soi-même ; la richesse de la terre par l'engrais ; l'Exposition universelle de 1900 et le Village suisse, et un vocabulaire en quatre langues à l'usage de ceux qui voyagent.

Enfin, l'*Almanach Hachette* offre à ses lecteurs pour 13,000 francs de prix en douze concours divers.

En vente chez Fauchille, 1172, rue Sainte-Catherine Montréal.

POUR L'EXPOSITION DE PARIS

MM. Laprés et Lavergue, photographes de cette ville, ont envoyé à Paris, en novembre dernier un grand nombre de photographies pour l'exposition. Ils devront en envoyer de nouveau à la fin de février, à part le groupe des membres de la Chambre de Commerce, ainsi qu'un autre groupe composé de 800 médecins, tous du district de Montréal. Ce dernier travail sera terminé à la fin de février. Les quelques médecins retardataires qui n'ont pas encore posé feraient bien de se rendre chez MM. Laprés & Lavergue, d'ici à cette date, s'ils veulent figurer au nombre de leurs confrères et s'assurer ainsi un précieux souvenir.

MONUMENT NATIONAL

Nous ne ferons que mentionner le succès de la dernière soirée de famille *Durand et Durand*, pour nous permettre d'insister davantage sur les nouveautés que l'on nous annonce. Jeudi le 11 janvier courant, nos acteurs favoris joueront *Les trois Chapeaux*, comédie en trois actes par Alfred Hennequin. On ne pouvait faire un choix plus judicieux et plus agréable en mettant au programme une comédie aussi drôle et qui deviendra aussi vite populaire.

Une innovation que les dames et les enfants ne manqueront pas d'apprécier, c'est celle des matinées du samedi, qui commenceront le 13 janvier. On répètera ce jour-là à 3 heures p.m., *La marraine de Charley*. Qu'on ne manque pas d'y assister.

Nous sommes heureux de constater, par la vente des billets, que le public augmente à chaque séance, ceci sera sans doute de nature à encourager nos acteurs qui s'imposent un si lourd travail pour nous plaire.

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de DECEMBRE qui a eu lieu vendredi, le 5 janvier, a donné le résultat suivant :

| | | | |
|----------------------|----|------------|---------|
| 1 ^{ER} PRIX | No | 27,150.... | \$50.00 |
| 2 ^e | No | 16,015.... | 25 00 |
| 3 ^e | No | 36,112.... | 15 00 |
| 4 ^e | No | 743.... | 10 00 |
| 5 ^e | No | 17,251.... | 5 00 |
| 6 ^e | No | 14.... | 4 00 |
| 7 ^e | No | 9,375.... | 3 00 |
| 8 ^e | No | 29,010.... | 2 00 |

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

| | | | | | |
|-------|--------|--------|--------|--------|--------|
| 54 | 6,172 | 13,712 | 22,187 | 32 145 | 39,829 |
| 247 | 7,408 | 14 510 | 23 115 | 32 382 | 40 121 |
| 581 | 8,512 | 15,319 | 24 223 | 32,717 | 41,319 |
| 1,154 | 9,127 | 16 113 | 25,729 | 33,142 | 41 720 |
| 1,494 | 10,293 | 17,315 | 26 014 | 33,523 | 42 016 |
| 1,510 | 10,575 | 18,202 | 27,196 | 33,910 | 42,317 |
| 1,751 | 11,122 | 19,571 | 28 158 | 34,169 | 42,811 |
| 1,962 | 11,944 | 20,215 | 29,383 | 34,773 | 43,026 |
| 2,175 | 12 175 | 20,232 | 30,141 | 35 017 | 44,181 |
| 2,723 | 12,310 | 20 735 | 30 379 | 36 195 | 45 224 |
| 3,071 | 12,514 | 21 114 | 30,894 | 37,683 | 46,712 |
| 3,562 | 12,874 | 21,548 | 31,146 | 38,164 | 47,075 |
| 4,181 | 13,010 | 21 709 | 31,440 | 39,219 | 48,227 |
| 4,767 | 13 421 | 21 915 | 31 863 | 39,514 | 49 514 |
| 5 325 | 13,537 | | | | |

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de DECEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

GRAVURE-DEVINETTE



Ces deux jeunes gens étaient avec leurs parents : où sont ces derniers ?

L'âme n'a pas de secret que la conduite ne révèle.—
Mme SWETCHINE.

Les plus grandes difficultés sont où on ne les cherche pas.—
GOETHE.

Un homme public qui ne veut pas abandonner son parti est souvent tenu d'abandonner ses opinions.—
Cardinal DE RETZ.

Il y a toujours en nous quelque chose que l'âge ne mûrit point ; et c'est pourquoi les faiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.—
BOSSUET.

NOTRE PAGE MUSICALE

L'Amour du Clocher

VALESE

PAR HENRI FRITSCH

T^o di valza

PIANO

TRIO

Piu lento

Cloches

Presto

RENSEIGNEMENTS DIVERS

La lune de miel

Il était en usage, pour les nouveaux mariés, chez les peuples du nord d'Europe, de boire un breuvage composé de miel fermenté, nommé *metheglico*, pendant trente jours après le mariage. De là vient l'expression *Passer la lune de miel*.

Curiosités étymologiques

Origine de notre mot *Cossu*, d'après la mosaïque historique et littéraire du *Musée des Familles* : La *cosse* est l'enveloppe de certains légumes, comme pois, fèves, lentilles. Peu de gens se doutent assurément que de ce nom s'est formé l'adjectif *cossu*, signifiant au propre "qui a de la cosse" et dans un sens figuré "qui est bien étoffé, bien nanti." Ce n'est pourtant pas ailleurs qu'il faut chercher l'origine de ce vocable.

"Tu" et "Vous"

Après que l'Empire romain eût été divisé en Haut et Bas-Empire, il y eut souvent deux empereurs, l'un en Orient, à Constantinople, et l'autre en Occident, à Rome. Il n'est pourtant qu'un seul Empire romain et les deux empereurs étaient censés ne faire qu'une seule personne, lors même qu'ils résidaient dans les deux capitales. En s'adressant à l'un d'eux on lui disait "vous" comme si l'on parlait à tous deux à la fois. Ainsi est né l'usage de dire "vous," car auparavant on tutoyait toujours, même les rois et les empereurs.

Parfums d'insectes

Il y a nombre d'insectes qui répandent des odeurs plus ou moins désagréables, mais il ne faut pas oublier aussi qu'il en est qui véritablement parfument l'atmosphère. Quand vous sentez une suave odeur de rose, sans que le moindre rosier soit aux environs, il y a beaucoup de chances pour qu'il se trouve dans le voisinage une cicendèle, la "*Cicendela campestris*" des savants ; si le parfum qui frappe vos narines est celui du musc, cherchez dans les saules, et vous trouverez sans doute une cérembycide ou "*Aroma muscata*." Nous pourrions citer encore le papillon connu sous le nom de sphinx du volubilis, et qui embaume l'air autour de lui.

L'arbre qui siffle

C'est le *Tsofar* dont on tire une gomme connue sous le nom de "*Gadaref* ou gomme *Sennaar*" et qui, outre son produit, a d'autres propriétés assez intéressantes.

Le vent qui souffle à travers ses branches, produit un son analogue à celui de la flûte. Ces propriétés musicales surprenantes de la part d'un arbre sont dues à ce fait que la base des épines dont ses branches sont hérissées est perforée par un insecte qui, pour sucer la gomme, transforme toutes les

épines en petites flûtes. C'est dans le sud de la Nubie que l'on rencontre cet arbre musical qu'incontestablement le dieu Pan a dû connaître, à moins que depuis l'écroulement du paganisme, il n'ait jeté un sort sur ces arbres en y faisant élection de domicile.

Comment on doit monter un escalier

Tout le monde se figure savoir comment on doit monter un escalier, alors qu'au contraire presque tout le monde procède d'une façon illogique et fatigante.

En effet la plupart des gens, pour passer d'une marche à la suivante, appuient seulement sur celle-ci la plante du pied, ce qui fait porter tout le poids sur certains muscles de la jambe et du pied. Or, pour procéder rationnellement, il faut équilibrer autant que possible la répartition de ce poids du corps, et, dans ce but, on doit poser carrément sur chaque marche le pied tout entier, plante et talon, en s'élevant ensuite sur la marche suivante et avec l'autre pied d'un mouvement lent et régulier.

Les cendres de saint Vincent de Paul

Les cendres de saint Vincent de Paul, à la suite de longues négociations, furent remises, sous le règne de Charles X, aux lazaristes. Elles furent transportées processionnellement dans la chapelle de ces religieux, rue de Sèvres.

Elles y sont encore, dans une chasse d'argent offerte par la ville de Paris.

Cette chasse est placée au-dessus du maître-autel de la chapelle des lazaristes ; on en ouvre les portes chaque année et à travers le vitrail, on aperçoit une tête de cire, représentant saint Vincent de Paul, appliquée sur le crâne authentique. Le reste des ossements est habillé en surplis et en soutane.

Dans une des salles du couvent, on peut visiter quelques vitrines contenant des objets qui lui ont appartenu : des souliers, une soutane et un parapluie.

Le caractère anglais

M. Jules Hurel qui a vu, en Angleterre, le départ des troupes pour le Transvaal, raconte ce curieux trait de mœurs :

Un officier fait ses adieux à sa femme et à son jeune fils, qui n'a pas plus de douze ans. Ils vont se séparer, et le père s'avance vers l'enfant comme s'il allait l'embrasser. Mais lui, se reculant un peu et tendant vivement sa petite main, dit simplement :

— Good bye, sir ! (Au revoir, monsieur).

Je restai suffoqué de cette scène. Mais elle n'était pas finie.

Le père secoua fortement la main que lui tendait l'enfant ; puis, comme la mère s'était un peu retournée, pour cacher son émotion, l'officier, la désignant d'un mouvement de tête, dit à son fils :

— Look after her ! (Prends-en soin !)

Je le répète, l'enfant n'avait pas plus de douze ans.

Mariage végétal

Dans certaines régions hindoues, une jeune fille ne peut se marier qu'après sa sœur aînée. Mais la difficulté est tournée, la sœur aînée épousant à sa guise un arbre ou une plante, en suivant en cela les théories de la métempsycose si en honneur dans le monde brahmanique. L'inconvénient n'est pas grand d'avoir pour beau-frère un peuplier ou un figuier, et on peut toujours tomber sur un arbre ayant un cœur comme le chêne ou bien sur un prunier aisé à secouer. Celles qui désirent le veuvage choisiront un saule pleureur, et celles douées d'un caractère cassant, l'acacia.

Dans beaucoup d'endroits, ces unions symboliques n'engagent pas beaucoup celles qui les contractent. Elles convolent très bien en secondes noces, après avoir au préalable jeté dans un bûcher la plante à laquelle elles avaient consacré leurs premiers vœux. Mais dans les contrées qui sont restées réfractaires à l'influence européenne, les engagements ainsi contractés ont la valeur et l'importance d'un serment religieux solennel. Celles qui cherchent à y manquer ne tarderaient pas à s'en repentir. En effet, les brahmanes veillent avec un soin jaloux à ce que la promesse soit tenue très exactement, et ils disposent de moyens de coercition très efficaces contre celles qui voudraient l'étudier. Dans les districts montagneux qui entourent Delhi, la Ville Sainte, on a maintes fois jeté aux flammes les femmes parjures.

Au Népal, où les mœurs sont cependant plus rudes, les coutumes sont moins barbares ; on se contente de les maintenir pendant quelques semaines dans des souterrains où elles sont enchaînées et soumises à un jeûne sévère. Par contre, on entoure de grands honneurs celles qui sont restées fidèles au serment du chèvre-feuille : c'est en effet cette souple et gracieuse plante qui est choisie presque toujours comme époux. Au printemps, l'apparition des premières fleurs de chèvre-feuille est le signal d'une grande fête, de cérémonies religieuses imposantes dans lesquelles le plus grand respect est témoigné à ces extraordinaires épousées.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Le croirez-vous, lecteurs, qui nous aime nous brise,
Nous bat, nous met au feu,
Le tout, sans notre aveu,
Et le gourmet approuve une telle entreprise.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N. 818

Vers à reconstruire :

— Mais elle boîte, votre fille,

Disait au père de famille

Le dix-septième prétendant.

— Oh ! dit-il, d'un pied seulement.

Anagramme. — Ogre et Ergo.

Charade. — Dé-coudre.

AMOUR BRULANT



— Hé ! Mais je ne me trompe pas ! c'est ma jolie voisine ! Celle dont je suis si amoureux...

— Air connu : Mademoiselle écoutez-moi donc ?

— Ah ! si vous saviez de quel feu je brûle !

— Monsieur, me prends sans doute pour un pompier ?

— Ah ! Mon Dieu ! C'est pourtant vrai qu'il brûle !...

— Ah ! Non, il est trop maigre décidément !

AUX FEMMES EN GENERAL

S'il est une question dont vous devez vous occuper continuellement, qu'il ne vous faut point perdre de vue un seul instant, c'est bien celle de votre santé, mesdames. Car, outre les souffrances qui vous font endurer les maladies, il arrive fréquemment qu'elles vous épuisent à tel point qu'il vous est impossible d'accomplir la destinée pour laquelle Dieu vous a créées. Combien de femmes sont maintenant stériles pour avoir négligé de se soigner au début de la maladie, qui a détruit leurs forces et leur vigueur ! C'est un crime d'agir ainsi. Si vous êtes sur la terre, mesdames, c'est pour perpétuer la race humaine, et si vous n'accomplissez pas entièrement votre mission, le monde disparaîtra bientôt. Ne vous découragez pas cependant, et si, par négligence involontaire, vous avez gravement compromis votre santé, écrivez sans retard au Dr J. Larivière, Manville, R.I., ou procurez-vous immédiatement son fameux "Régulateur de la Santé de la Femme" et ses "Female Plasters."

Faites en usage d'après les directions données et vous recouvrirez bientôt la santé. Ecrivez au Dr J. Larivière, Manville, R.I. N'acceptez pas d'autres remèdes. Demandez sa liste de questions secrètes.

LES CONSÉQUENCES D'UNE PERTE DE SANG

Quand une personne a perdu du sang, soit à la suite d'une opération ou d'une hémorragie, on s'empresse de lui faire suivre un régime réparateur aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. Elles ont la propriété de refaire un sang neuf aux personnes affaiblies. L'Académie de Médecine de Paris en a approuvé la composition. En vente, 50c la boîte, dans toutes les pharmacies.

—La liste révisée des soldats anglais tués, blessés ou fait prisonniers à la bataille de Magersfontein en porte le nombre à 1,087, dont 70 officiers.

CHEZ LES VIEILLARDS

La toux déchire la poitrine des vieillards et gêne leur repos. Le *Baume Rhumal* les soulage et le guérit.

MALHEUREUSES FEMMES

On a constaté de tout temps que les femmes résistent mieux à la souffrance que les hommes. Si vous demandez pourquoi, on vous répondra : c'est parce qu'elles ont l'habitude de souffrir. Ce n'est pas une raison, mais il est un fait certain, c'est que la plupart des maladies des femmes sont dues à la faiblesse du sang. cependant si facile à guérir avec les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, qui sont en vente dans toutes les pharmacies.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans
No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonniers, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

The Jones Umbrella "Roof"

MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIB



Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie ; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Sole Croisée Union," une "Couverture Adjustable," de 26 pouces (28 pcs \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différents grands-urs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure : UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

CAUSERIE MÉDICALE D'ABBEY



L'Aide de la Nature.

Faute d'un peu d'aide la Nature se détraque. Il en est de même de l'écluse d'un moulin dans laquelle une fissure se produit : si la réparation n'est pas convenablement et promptement faite, la fissure s'agrandit et, finalement, faute d'eau le moulin s'arrête.

Chaque petite irrégularité du système épuise notre vitalité. Ce qui, en soi-même, semble peu important, peut causer une terrible maladie.

Abbey's Effervescent Salt donne la santé au système en aidant la Nature à s'aider elle-même. Il commence à agir au siège de la maladie, supprime la cause de celle-ci et, en aidant les organes du corps à faire convenablement leur œuvre, il élimine toute maladie du système. Abbey's Effervescent Salt permet au système de puiser dans les aliments digérés le maximum de nourriture.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

Prix, 60c la grande bouteille. Flacon d'essai, 25c.

Trestler, Globensky & Martel,
...DENTISTES...
No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal

Monuments Funéraires
En Marbre et Granit. -- --
Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -- --
J. Brunet, Côte des Neiges
Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

La boisson des enfants
C'est l'Eau Minérale
Radnor
Cette eau est recommandée aujourd'hui par tous nos médecins. Elle remplace l'eau d'aqueduc qui contient tant de germes de maladies. Il est du devoir des parents de boire un breuvage sain et de santé pour l'enfant. L'Eau Radnor donne en peu de temps un teint rosé et une vigueur extraordinaire à l'enfant qui boit un peu de cette eau tous les jours.

CHOSSES ET AUTRES.

—On n'a jamais eu un seul cas de maladie contagieuse dans le Groënland.

—On évalue le nombre de Boudhistes à 455,000,000.

—Les sans-le sou du Klondyke sont actuellement au nombre de plus de trois mille.

—Un propriétaire fort avare et non moins dévot, faisait tous les matins cette prière : Que le Seigneur soit loué et mes appartements aussi !

—On estime à 200,000,000 la dépense annuelle faite en France par les dames pour achat de costumes et articles de toilette.

—Les Boers annoncent que leurs forces, qui ont battu le général Gatacre à Stormberg, ne comptaient que 800 hommes et qu'ils ont été surpris de voir les Anglais battre en retraite.

—L'empereur de Russie vient de prendre une décision définitive dont la portée religieuse et diplomatique ne saurait être méconnue par personne : c'est l'établissement d'une mission pontificale extraordinaire à Saint-Pétersbourg.

—Une dépêche de Londres dit que les 50 millions de piastres votés pour la guerre du Transvaal sont complètement épuisés et qu'actuellement l'Angleterre marche à une allure de huit millions de piastres par semaine, pour soumettre les Boers.

—Le morocoto est un poisson qui se trouve dans la rivière Orinoco. Il est armé de molaives, de sorte qu'il mâche sa nourriture avant de l'avaler. Contrairement aux autres poissons qui mangent n'importe quoi, le morocoto ne se nourrit que de végétaux.

—On conserve précieusement en Chine un vieux glossaire qui date de mille ans avant Jésus-Christ. Les Chinois étaient autrefois à la tête de la civilisation ; aujourd'hui, ils traînent la jambe. C'est l'opium avec les mauvaises doctrines qui les empêchent d'avancer dans la voie du progrès.

LECTURE POUR TOUS

La variété des articles que publie la *Lecture pour Tous*, la perfection et l'abondance des illustrations qui contribuent à rendre le texte plus frappant encore, voilà bien de quoi justifier l'enthousiaste accueil fait à cette Revue, qui répondait à un besoin.

Voici le sommaire du numéro de décembre : Les héros de la mer, par Anatole le Braz ; Rubens, sa vie et son œuvre, par Emile Michel, de l'institut (fin) ; Les Merveilles du jouet à bon marché ; Le Fakir, roman par Nicol Meyra (suite) ; Notre Concours de photographie ; L'Union pour la vie ; Au pays de l'or.—Les Boers.—Un peuple victime de ses richesses : Le sac de la ramée, nouvelle, par Charles Deulin ; Chantons Noëls, Noël populaire français recueilli et harmonisé par J. Tiersot ; Fiancés par la neige, nouvelle.

—Le numéro, 50 centimes.—Abonnements : Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Etranger, 9 fr.

En vente chez Fauchille, 1712 rue Sainte-Catherine, Montréal.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivi par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'envoierai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce Journal. W. A. NOYER, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

NE L'ODBLIEZ PAS

La consommation sera évitée par le *Baume Rhumal* pris en temps.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

LES JOIES DE LA MATERNITÉ

Y a-t-il pour une mère de famille une joie comparable à celle qu'elle éprouve lorsqu'elle voit réunie autour de sa table une nombreuse progéniture ? Cet e joie se trouve malheureusement trop souvent gâtée par des périodes de malaises, d'indispositions difficiles à définir, mais qui proviennent forcément de l'épuisement, de la faiblesse résultant d'un sang appauvri. Pauvres mères, on les plaint sincèrement et, cependant, il serait si facile de les guérir à l'aide des merveilleuses Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard.

Théâtre de la Renaissance

Rue St-Maurice et Square Chaboillez

Semaine du 8 Janvier.

Tous les Soirs Le Régiment

Grand Drama Militaire.

Matinée spéciale, Samedi et Dimanche.

Prix : 10, 20, 25 et 35 Cents.

ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,

596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

HOTEL ST. JAMES

THEO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS LE G.T.R. ET PRES DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY. Ont obtenu les plus hautes récompenses. Gros : D' CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

35 ANS D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN

1584 Rue Notre-Dame

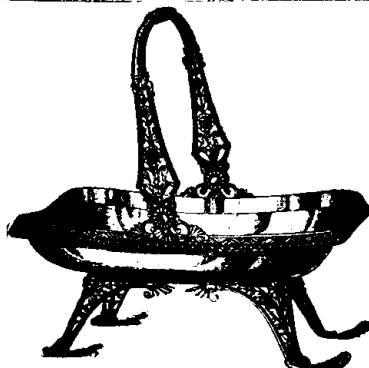
Assortiment Extraordinaire de Chapeaux !

Chapeaux dur et mou depuis 75c en montant.

Pas de charge extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull-Over. Prix réduits

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame



Vieilles argenteries remises à neuf p. r. la
Royal Silver Plate Co.
Plaqueurs en Or et en Argent
No 40, côte St-Lambert
Spécialité d'ouvrages de bijoutiers.
Tel. Bell : Main 1387

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1803. MARCHAND, 660
Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franco de port
Seuls dépositaires : Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis ; B. K. McGale, 2123 Notre-Dame ; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth ; Joa. Contant, 1475 Notre Dame.

Trente ans de Succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
des COLIQUES et NAUSEES
sans AGRES PUNITION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES
L. KIRN
"Traitement dérivé de l'ONGLE MÂLE PAR sans Calomel."
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARL. PHARMAC. HAVRE,
14, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D' "ÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT"
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 21r.
Ph^o MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres,
Peintures préparées,
Sherwin, Williams, pour intérieur
et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs.
Trappes à Rats.

L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.

La demande croissante
pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

DE
Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Une Poupée Grandeur Naturelle

Le linge des bébés habillera maintenant la Poupée.



Une des dernières nouveautés et qui plaira certainement aux petits. Par notre merveilleux procédé, nous avons reproduit une très grande Poupée, peinte à la main. L'exécution de cet ouvrage est scrupuleusement faite. Cette Poupée est faite pour être bourrée avec du coton, comme les directions l'indiqueront. La matière dont on se sert est un satin très fort qui ne déchirera pas — presque indestructible. On ne se sert que de couleurs à l'huile, qui ne s'altèrent pas. Au moyen du procédé Gusselt, les pieds s'ouvrent en avant permettant à la Poupée de se maintenir debout seule. La Poupée a des cheveux d'or, des yeux bleus, des joues roses, le corps est en peau de chamois, les bas sont rouges, les souliers sont noirs.

se maintenir debout seule. La Poupée a des cheveux d'or, des yeux bleus, des joues roses, le corps est en peau de chamois, les bas sont rouges, les souliers sont noirs.

Gratis à quiconque vendra six de ces Poupées nous enverrons gratis, sans aucune dépense, une de nos magnifiques peintures à la main 23 x 23. On peut aussi choisir dans plus de 30 modèles de dessins d'oreillers qui, une fois achevés, se vendent facilement \$1.00.

Chaque enfant aime une grande Poupée, mais, que dira-t-il d'une Poupée paraissant vivante. **Envoyés franco contre 50c.** Aussi ménage de Poupée, ameublements de salons (8 morceaux) 35c., chambres à coucher (3 morceaux) 35c., envoyés franco par la poste. On prend des timbres de 1 et 2c. ou bons postaux.

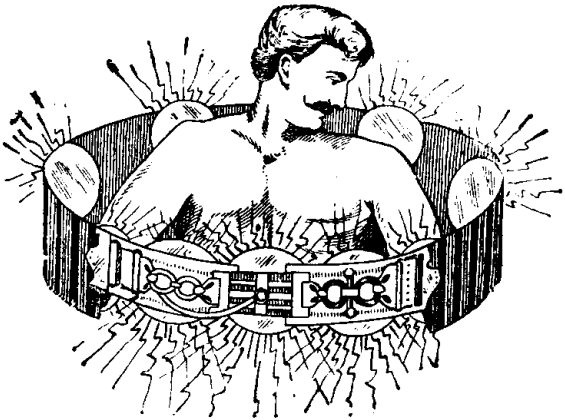
AMERICAN ART NOVELTY CO.,

No. 2 W. 14th St., New-York.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle.

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 6, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 50 cts. En vente à la Librairie Fauchille.

Un Homme Nouveau!



"Elle fit de moi un homme nouveau." Voilà ce qu'ils disent. "Elle m'a guéri après avoir dépensé des centaines de dollars en soins de médecins." Telles sont les paroles dites avec reconnaissance par ceux qui ont employé la

**CEINTURE ELECTRIQUE
DU Dr SANDEN.**

Etes-vous Faible ?

Sentez-vous le besoin de quelque chose pour vous reconstituer ? La Ceinture Electricque du Dr Sanden, est alors ce qu'il vous faut. Elle donne la vie au système et le rend vigoureux. Lisez le livre du Dr Sanden, intitulé : "TROIS CLASSES D'HOMMES."
Gratis.

Dr M. SANDEN,
132 rue St-Jacques, Montréal.

Heures de bureau :
9 à 6. Le Dimanche, 11 à 1.

Nos Lampes à Gazoline

donnent cent chandelles-lumière — plus puissantes que dix lampes à l'huile, plus blanche que l'acétylène et la lumière Auer. L'éclairage ne coûte qu'un quart de cent de l'heure — la moitié du prix de l'huile de charbon.

Nous manufacturons 20 modèles de \$5 à \$30.

Demandez nos circulaires.

Nous avons aussi

d'Excellents Type-Writers,

vous pouvez faire toute votre correspondance avec nos machines. Trois modèles à \$6.00, \$3.00\$ et 1.50. envoyés par la malle sur réception du prix.

The Modern Light,
2116 Ste-Catherine, Montréal

AYEZ L'ŒIL

Pour nos ventes à rabais vraiment d'emporte-pièce de Janvier. Chaque article réduit de 10 p. c. à 50 p. c.

Demandez nos prix avant d'acheter ailleurs.

RENAUD, KING & PATTERSON

652 Rue CRAIG—2442 Rue STE-CATHERINE.

Henry Morgan & Co. Square Phillips, Montréal

La vente à bon marché est maintenant commencée, et de gros escomptes de

10 et 50 pour cent

sont offerts dans tous les départements. Les gros escomptes donnés et la haute classe de marchandises offertes rendent les commentaires inutiles.

Le public est invité à voir et à juger par lui-même.

A NOTER :—En plus de ces escomptes, le 5% pour argent comptant est toujours donné.

Commandes par la malle exécutées promptement et soigneusement
Echantillons envoyés sur demande.

Henry Morgan & Co., Montreal



Teint Rosé, Regain de Vie!

Voilà ce que donne à tous ce grand

Régénérateur du Sang

Les Pilules des Invalides de Milton

Celles qui conviennent le mieux aux hommes, femmes et enfants qui vivent sous le climat du Canada.....

Les Pilules des Invalides de Milton

**Nettoient le Sang, l'Enrichissent
et le Vivifient**

C'est par excellence le.....

Grand Remède National.

PRIX : la boîte, 25 cts ; 6 boîtes pour \$1.25 ou 12 boîtes pour \$2.50.

Ecrivez à la

Milton Drug Company, 824 rue St-Laurent, Montréal.

Hémorroïdes



N'oubliez pas que le seul remède infallible à la guérison et la cure permanente des Hémorroïdes c'est

**Le Célèbre ONGUENT ANTI-ASAPHE
du Prof. N. CÔDERRE**

191 RUE BEAUDRY

Prix 50c. et \$1.00.

Essayez-le.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice : **Mme Juliette Adam**

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

| | | | | |
|------------|----------------|-----|-----|-----|
| ABONNEMENT | Paris et Seine | 50f | 28f | 14f |
| | Départements | 56f | 29f | 15f |
| | Etranger.... | 62f | 32f | 17f |

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'étranger.

DR BERNIER DENTISTE

**60, rue Saint-Denis,
MONTREAL**

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2618.

NOUVELLES A LA MAIN

Deux pochards remontent en zigzaguant le boulevard de la Chapelle.

—Allons ! mon vieux, encore une bouteille, hein ?... Une bouteille ne te fait pas peur ?

—Si, des fois...

—Vrai ?

—Oui..., quand elle est vide !

On explique à M^{lle} Mini quelles sont les qualités du chat, animal domestique qui peut se promener sur une table chargée de vaisselle sans rien casser.

—Sans rien casser ! Alors ce n'est pas un animal domestique, parce que les domestiques cassent toujours la vaisselle.

—Eh bien, cher monsieur Durandard, j'espère que la convalescence de votre femme est tout à fait venue, à présent.

—En effet, docteur, elle est complètement rétablie, ainsi, tenez, hier, elle a fait du canotage et aujourd'hui de la bicyclette.

—Ah ! je constate en effet qu'elle commence à bien *sporter*.

CHOIX INTERIEUR

Si vous voulez éviter de gros rhume, soignez sans retard les petits rhumes avec le *Baume Rhumal*.

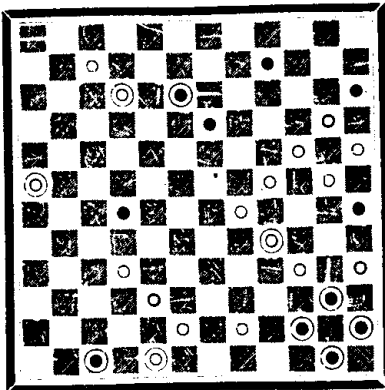
Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIMÉ, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 241

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils
Noirs—11 pièces



Blancs—17 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 239

| Blancs | | Noirs | |
|--------|------------|-------|----|
| 32 | 25 | 19 | 43 |
| 33 | 26 | 22 | 20 |
| 38 | 32 | 15 | 37 |
| 46 | 40 | 35 | 33 |
| 34 | 28 | 23 | 34 |
| 36 | 29 | 24 | 35 |
| 44 | 38 | 33 | 44 |
| 45 | 38 | 44 | 33 |
| 50 | 44 | 37 | 50 |
| 57 | 44 | 31 | 70 |
| 60 | 53 | 70 | 43 |
| 54 | 17 gagnent | | |

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.

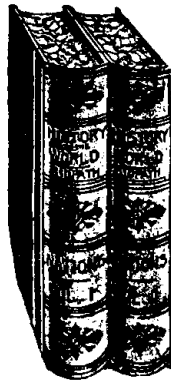


Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Béglage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

13617

La Société Nationale de Sculpture

Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec,

MERCREDI, LE 24 JANVIER 1900,

Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

| | |
|---------------|----------|
| 1 Lot de..... | \$10,000 |
| 1 "..... | 4,500 |
| 1 "..... | 2,000 |
| 1 "..... | 1,000 |
| 2 "..... | 600 |
| 5 "..... | 200 |
| 20 "..... | 60 |
| 66 "..... | 25 |
| 100 "..... | 10 |
| 200 "..... | 20 |
| 300 "..... | 12 |
| 500 "..... | 8 |

LOTS APPROXIMATIFS

| | |
|------------------|-------|
| 100 Lots de..... | \$ 20 |
| 100 "..... | 12 |
| 100 "..... | 8 |

LOTS TERMINATIFS

| | |
|------------------|------|
| 999 Lots de..... | \$ 4 |
| 999 "..... | 4 |

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout

Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. R. Leprohon, Boîte 1013, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. Prix : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havane—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



Dr Jos. Versailles

L. D. S.

Dentiste

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 846.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.



Avant l'emploi.

Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROLYSE

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignées par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

137 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,578

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.



Arrestation du ci-devant comte de Civray... Curieux détails.

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

— Non, ce n'est pas seulement de cela... J'ai passé ces deux jours à courir d'une prison à l'autre, afin de retrouver les traces d'Henri, d'apprendre à ma bienfaitrice dans quelle prison le comte est renfermé... Puis j'ai vendu le magasin des *Trois-Grâces*, j'ai réalié tout ce que je possède, et je viens rejoindre ici celle qui m'a élevée, afin de partager son sort, quel qu'il soit.

— Jeanne, vous lui cacherez la vérité sur la destinée d'Henri, il le faut, je le veux.

— Dans quel but ?

— Parce qu'une semblable nouvelle la tuerait...

Jeanne regarda Robert, comme si elle ne comprenait pas bien ce qu'il voulait dire. Avant que le fils de Comtois eût le temps de répondre, Cécile quitta le pavillon pour reprendre sa place près de la petite table. En entendant le nom de son cousin, elle s'arrêta et prêta l'oreille. Son cœur était rempli d'une angoisse presque aussi grande que celle de Mme de Civray, et elle avait hâte de savoir des nouvelles de celui qu'elle croyait encore à l'abri dans l'asile que Jeanne lui avait offert.

— Mme de Civray n'a pu apprendre par personne

notre arrestation, reprit Robert, elle doit l'ignorer toujours. Le comte Henri, résigné à subir le sort qui l'attend, mais épouvanté de la douleur réservée à sa mère, m'a fait jurer de la décider à quitter Paris aujourd'hui même... Il faut qu'elle soit loin, bien loin, quand éclatera la fatale nouvelle.

Cécile s'appuya contre la petite table en murmurant.

— Pauvre mère ! perdu pour elle.

Puis comprimant son cœur, la jeune fille ajouta :

— Perdu pour moi !

Jeanne répondit à Robert d'une voix que l'émotion étranglait :

— Oui, il a raison de vouloir cela... Mais quel prétexte donner à la comtesse de Civray, pour lui faire croire à la nécessité d'un si prompt départ ?

— Ne cherchez pas, Jeanne, le prétexte est trouvé.

— Et c'est ?...

— Une lettre du comte, écrite ce matin même dans la prison... Celui qui bientôt passera devant le tribunal révolutionnaire se suppose libre... Il annonce avoir profité d'une occasion rapide et sûre pour quitter Paris... Et près de lui, il appelle sa mère.

— De sorte que...

— En quittant aujourd'hui Paris, Mme de Civray croira rejoindre son fils bien aimé à la frontière.

— Le noble cœur ! murmura Cécile.

— Quel généreux mensonge ! dit Jeanne.

— Vous m'aidez à la soutenir, n'est-ce pas ? On est plus fort à deux...

— Nous serons trois... ajouta Cécile en rejoignant Jeanne et Robert... Je me fais votre complice.

— Mademoiselle ! s'écria Jeanne.

— Et vous savez... ajouta Robert.

— Tout... Ecoutez-moi à votre tour. Mme de Civray m'a fiancée à Henri... Sa dernière volonté me semble aussi sacrée que celle d'un époux... Il veut que sa mère ignore son emprisonnement... soit ! Je compterai sur vous, comme vous compterez tous deux sur moi... Elle ne saura rien d'un malheur qui la tuerait... Ta mère vivra, Henri ! je te le jure, elle vivra...

— Ah ! la noble fille ! dit Jeanne en regardant Cécile, elle mériterait d'être heureuse.

Mais soudain la conversation s'interrompit, les trois interlocuteurs changèrent de visage, la comtesse de Civray paraissait sur le seuil du pavillon.

CHAPITRE VIII

RÉVÉLATION

En apercevant Jeanne, la comtesse ressentit une émotion violente.

Si la jeune fille se présentait chez elle, ce ne pouvait être que pour lui parler d'Henri. Bien qu'elle se répétait que la demeure de la lingère devait être pour le comte un sûr asile, Mme de Civray n'était pas sans angoisse. Elle connaissait à quel espionnage étaient soumis ceux mêmes qui semblaient accepter la République. D'ailleurs Jeanne possédait trop de franchise de caractère pour affecter des opinions éloignées de sa pensée, contraires aux traditions de la famille qui l'avait élevée et qui lui avait transmis une part de son âme. Puis Henri pouvait avoir été imprudent. C'était une nature pleine de fougue et d'enthousiasme, à qui devait peser cruellement son emprisonnement volontaire dans une chambre étroite, où il était condamné à vivre seul, jusqu'à ce que l'adresse de Robert réussit à procurer des passeports à la famille. Non seulement l'angoisse de Mme Civray était grande, mais encore la noble femme s'aïressait de secrets reproches.

Au fond de sa conscience, elle étouffait avec peine un remords. Aussi, à la vue de Jeanne, tendit-elle spontanément les bras. Elle éprouvait le besoin de serrer sur son cœur la gardienne de son fils.

La jeune lingère était d'une pâleur mortelle ; et, si l'émotion à laquelle Mme de Civray s'abandonnait lui eût permis d'étudier le visage de ceux qui l'entouraient, elle aurait eu, tout de suite, le cœur saisi par la crainte en apercevant sur chacun d'eux les traces d'une inquiétude poignante.

Mme de Civray descendit rapidement les marches du petit perron, et pressant les mains de Jeanne, elle lui demanda :

— M'apportes-tu des nouvelles ?

Cécile se rapprocha vivement.

— Oui, ma tante, des nouvelles excellentes.

— Je respire ! fit la comtesse, car, depuis deux jours, je n'ai pas eu de repos un seul instant. Le moindre bruit dans la rue, la vue d'un visage se rapprochant de cette grille, le son de voix des crieurs vendant des journaux, tout semblait devoir m'apporter la certitude d'une angoisse nouvelle... Ah ! chère Jeanne ! quel bien me fait ta présence... Que tu es bonne d'être venue rassurer une mère tremblant pour la vie de son fils !

Mme de Civray attira Jeanne vers un siège de jardin.

— Assieds-toi là, fit-elle, parle-moi de lui. Peux-tu lui procurer des livres ? Il doit trouver le temps d'une mortelle longueur... Dieu veuille que son séjour chez toi ne se prolonge pas ! pour lui dont je redoute les

imprudences, pour toi dont le dévouement peut t'exposer à d'horribles dangers.

Jeanne tressaillit. Elle parvenait à grand-peine à retenir sur ses lèvres l'aveu de ce qui s'était passé. L'espoir dont se flattait Mme de Civray doublait la désolation de son âme. La tendresse avec laquelle parlait la noble femme faisait saigner davantage la plaie vive de son âme.

Cécile les observait toutes deux à la dérobée, tandis que Robert, éloigné de quelques pas, prêt à venir en aide au mensonge dont Cécile et Jeanne allaient devenir complices, paraissait attendre les ordres de la comtesse de Civray.

—Jeanne ! dit celle-ci en caressant de la main la chevelure de la jeune fille, je t'aimais bien, jadis, pendant les années que tu as passées près de moi à Civray, mais mon affection pour toi s'est doublée... Elle est aujourd'hui si grande, que j'ai besoin de te dire combien je regrette d'avoir brisé jadis...

—Madame ! madame ! dit Jeanne, taisez-vous, par pitié.

—J'ai cru remplir un devoir, Jeanne ; si je me suis trompée, Dieu me pardonnera. Mais toi-même, mon amie, ma fille, chère sœur adoptive de mon Henri, dis-moi que tu me pardonnes...

—Madame, murmura Jeanne, c'est vous qui tout à l'heure...

Cécile, tremblant que la douleur de la jeune fille ne la trahît, vint en aide à l'infortunée.

—Ma tante, dit-elle, et vous chère Jeanne, songez que nous attendons.

—C'est vrai ! répondit Mme de Civray. Mais Jeanne m'a dit : les nouvelles sont bonnes ! et dans l'effusion de ma reconnaissance, je retardais le moment de lui demander une explication et des détails. Parle maintenant, Jeanne : parle-moi d'Henri. Il se porte bien ?

—Oui, Madame.

—Il ne s'ennuie pas trop dans ta petite chambre ?

—Ma petite chambre !... Madame, il ne l'occupe plus...

—Comment ? Henri a quitté l'asile que tu lui avais offert ?

—Depuis deux jours.

—Oh ! le malheureux ! et tu me disais que les nouvelles étaient bonnes.

—Mais sans doute, ma tante, reprit Cécile ; mon cousin n'a abandonné la maison de Jeanne que parce qu'il a trouvé le moyen quitter Paris.

—Il est parti ! s'écria Mme de Civray.

Robert s'avança :

—Je demande pardon à Mme la comtesse si j'ai agi selon son désir ; mais connaissant les craintes fondées que lui inspirait le caractère malheureusement trop emporté de monsieur le comte, je lui ai aidé à s'éloigner brusquement de Paris. Un passeport, trouvé par moi fortuitement à la porte d'une section où il venait d'être visé, et portant un signalement pouvant parfaitement convenir à la personne de monsieur le comte, lui a été remis par moi, et sans permettre même qu'il vint ici vous faire ses adieux, je lui ai procuré un cheval et je l'ai accompagné à la barrière, qu'il a franchie sans embarras. Si nous avions retardé peut-être d'une heure, le propriétaire du passeport pouvait réclamer, la police eût été prévenue... Maintenant M. Henri est à l'abri de tout danger.

—Pourquoi avoir tardé à me l'apprendre ? Pourquoi ne pas m'avoir crié en entrant : — "Henri est sauvé !" — Jeanne, ne comprends-tu rien aux angoisses d'un cœur de mère ?...

—C'est justement, ma tante, parce que Jeanne comprend tout ce que vous pensez et souffrez, qu'elle n'osait vous révéler tout de suite la vérité... L'absence d'Henri sera pour vous une grande privation...

—Oui, mais elle sera de courte durée. Que m'importe d'ailleurs de souffrir, maintenant que j'ai cessé de trembler pour lui... Mais si tu n'étais pas venue ce matin, j'aurais couru chez toi, je voulais déjà m'y rendre hier...

—Vous ne m'auriez pas trouvée, Madame... Depuis qu'on a emmené... depuis que M. Henri est

parti, veux-je dire, je ne suis pas restée chez moi... j'étais comme folle, voyez-vous, Madame...

—Mlle Jeanne a fermé son magasin, madame la comtesse, afin de mieux surveiller le départ de son ami d'enfance... Je ne suis pas allé seul à la barrière... elle m'accompagnait... Et tandis que votre fils remettait son passeport à ceux qui sont chargés de surveiller les entrées et les sorties, Mlle Jeanne, avec une admirable présence d'esprit et une hardiesse puisées dans son dévouement pour vous, détournait, le plus qu'il lui était possible, l'attention des citoyens qui, en comparant le signalement du passeport avec le visage de monsieur le comte, auraient pu constater de légères différences.

—Tu as fait cela, mon enfant et tu hésitais à me le dire... Et tu restes là, émue, tremblante, comme une coupable devant son juge... quand on ne peut que t'admirer, car tu exposais ta vie en protégeant celle d'un proscrit.

—Ma vie, Madame ! répondit Jeanne, depuis l'heure où vous m'avez confié M. Henri, j'en ai fait mon sacrifice.

Cécile essuya deux larmes qu'elle ne put retenir.

—Chère enfant ! lui dit Mme de Civray, tu pleures d'admiration.

—Et de regret... ma tante, répondit la jeune fille ; que n'ai-je été Jeanne pour veiller sur votre fils.

—Jeanne ! fit la comtesse, tu crains que je l'aime plus que toi...

Jeanne regarda Robert et Cécile avec un redoublement de terreur. Elle n'en pouvait plus ; le misérable rôle qu'elle jouait lui semblait odieux. A chaque minute, elle se sentait sur le point de se trahir, et de crier à Mme de Civray : — "Je mens, nous vous trompons tous... Henri est arrêté, votre fils doit mourir..."

—Mais elle redoutait un second, un inévitable malheur. La santé de Mme de Civray, facilement ébranlée, ne résisterait point à cette révélation foudroyante. Elle devait obéir à Cécile, et sauver la mère, puisqu'elle n'avait pu empêcher la perte du fils. Heureusement Robert était là, il vint en aide à la malheureuse fille et s'écria :

—Mlle Jeanne a mieux que des paroles à transmettre à madame la comtesse.

—Quoi donc ? demanda avidement Mme de Civray.

—Une lettre.

—Une lettre ! une lettre d'Henri... une lettre dans laquelle il a mis ses adieux et ses baisers, que peut-être il a mouillée d'une larme !... mais à quoi songes-tu donc, Jeanne ?...

—Pardonnez-moi, Madame ! je n'ai pas bien ma tête à moi, je vous assure... Depuis trois jours, tant d'événements se sont passés, tant de douleurs m'ont meurtri l'âme que j'ai quelquefois peur de devenir folle...

—Donne... donne... donne...

Jeanne tira de son fichu la lettre que Robert lui avait remise, puis elle la tendit à Mme de Civray. Ensuite, enfouissant sa tête dans ses mains, elle entendit les phrases de cette lettre, comme si chacune élargissait la plaie de son cœur.

La voix de la comtesse tremblait bien fort lorsqu'elle lut :

"Quand vous recevrez ces lignes, ma mère chérie, je serai hors de France. Toutes mes mesures sont prises, et je passerai sans danger la frontière... Mais si je n'ai plus rien à craindre pour moi, je reste rempli d'inquiétude pour vous... Vous avez témoigné le désir ardent de me voir partir dès que la Providence m'en fournirait le moyen ; à mon tour, je vous supplie de venir me rejoindre... J'ai obéi à votre volonté, cédez à ma prière... Si, trois jours après mon arrivée à Genève, Cécile et vous n'êtes pas venues me trouver, c'est que mes craintes à votre sujet se seront réalisées... Alors, moi qui ne consentais à m'exiler que pour vous, je rentrerai en France, afin de vous sauver avec moi ou de mourir près de vous... Partez aussitôt que vous aurez reçu cette lettre... Robert vous accompagnera. Il sait où nous devons nous réunir... Moi, je vais vous attendre..."

La comtesse de Civray porta vivement à ses lèvres la lettre de son fils...

—Madame, dit Jeanne, Madame, vous ne pouvez refuser de partir aujourd'hui même.

—Partir ! répéta la comtesse, nous sommes sans papiers.

—J'ai ma carte de civisme... dit Jeanne en frissonnant, elle m'a coûté cher... la voilà... grâce à elle vous procurerez aisément un passeport...

—Tu n'oublies rien, Jeanne ?

—Donnez-moi cette carte, reprit Robert, je sors, et dans deux heures, j'espère être de retour avec les passeports... Pendant ce temps, Madame, mettez en sûreté vos papiers, votre or, vos diamants... que tout cela prenne le moins de place possible... Si, par aventure, on devait vous fouiller, dissimulez les bijoux ; s'il le faut, démontez-en les pierres... N'emportez que les bagages indispensables... les bagages compromettent toujours...

—Soyez tranquille, Robert ; ma chère Cécile va prendre ce soin.

—Je serai ici dans deux heures.

—Soit ! dans deux heures... Prépare le sac de voyage, Cécile, pendant ce temps, Jeanne restera près de moi...

La jeune fille sentit son dernier courage l'abandonner. Tandis que la présence de Robert et de Cécile la soutenait, elle avait pu persister dans la série de mensonges où l'entraînait l'impossibilité de révéler la vérité à la comtesse. Mais, en ce moment, étouffée par les sanglots, elle se sentait incapable de répondre à une question difficile. Depuis trois jours, comme elle l'avait dit, la pauvre créature sentait s'affaiblir sa force et sa raison. L'excès de sa douleur la brisait. Elle n'éprouvait qu'un besoin unique, absolu, celui de pleurer.

—Jeanne, dit la comtesse d'une voix tendre comme une caresse, ma Jeanne bien-aimée, avant de me séparer de toi, je veux te donner un souvenir, un souvenir qui, je le sais, te sera doublement cher... Tu m'as aidée à sauver mon fils... prends ce portrait...

—A moi, Madame ! à moi, le portrait de monsieur le comte ? oh ! non, Madame, non, jamais...

Puis, tout bas, elle ajouta :

—Pauvre mère ! c'est tout ce qu'elle gardera de lui.

—Peut-être as-tu raison... Si l'on trouvait chez toi le portrait de ce jeune gentilhomme en habit de cour, ce serait fort compromettant.

—Oui, Madame, c'est pour cette raison... je ne peux, je ne dois pas le garder.

Madame de Civray fixa les yeux sur la miniature et la pressa longuement sur ses lèvres.

En ce moment, on entendit la voix enrouée d'un homme du peuple crier dans la rue :

—Arrestation du ci-devant comte de Civray... curieux détails...

La comtesse se leva d'un bond, et, saisissant le bras de Jeanne.

—Entends-tu, dit-elle, entends-tu ?... Arrestation du comte de Civray... Henri est le dernier du nom... c'est de mon fils que parle cet homme...

Jeanne s'accrocha des deux mains à la robe de la comtesse.

Le crieur poursuivit :

Bel exemple de patriotisme donné par la citoyenne Rambant, lingère du faubourg Honoré.

Mme de Civray secoua Jeanne par les poignets.

—Ton nom ! dit-elle, ton nom mêlé à cette nouvelle ! Il me semble que cet homme t'accuse...

—Mon Dieu ! mon Dieu ! fit Jeanne en tombant sur les genoux.

Mme de Civray la repoussa brusquement, et tendit la main au crieur qui lui remit la liste des arrestations.

La comtesse saisit des deux mains le papier, et le parcourut du regard. Puis enveloppant Jeanne d'un regard méprisante, elle lui dit :

—Ah ! misérable ! misérable ! il t'a fallu ta revanche de ton départ de Civray... Tu t'es dit que tu te vengerais, sur le fils, de la dureté, de l'orgueil de la mère ; ou plutôt tu savais bien qu'en frappant Henri tu m'atteignais moi-même au cœur... De loin tu gardais ta jalousie et ta haine, Cécile et moi nous

devions succomber sous les mêmes coups... Je suis chrétienne, eh bien ! je ne me sens pas le courage de te pardonner... Je garde contre toi un désir de vengeance absolue, terrible... Et, ne pouvant l'assouvir, je m'en remets à la Providence pour te châtier... Sois maudite, Jeanne ! Jeanne ! sois maudite par une mère désespérée.

La voix de Mme de Civray s'était élevée. De la pièce où elle s'occupait à ranger les bijoux que la comtesse devait emporter, Cécile en entendit les éclats. Redoutant une imprudence de Jeanne, elle accourut haletante, et n'entendit que la malédiction de la comtesse.

— Madame ! Madame ! répétait Jeanne au milieu de ses sanglots, vous regretterez un jour ces terribles paroles, cette accusation injuste... Je suis encore plus à plaindre que vous.

— Mais qu'a-t-elle donc fait ? demanda Cécile.

— Elle a livré le fils... elle vient de tuer la mère... répondit Mme de Civray en se renversant sur son siège... Cécile, ne lui pardonne jamais !

La jeune fille, épouvantée, se pencha vers sa tante — Mon Dieu ! murmura Jeanne, faites-la vivre afin qu'elle apprenne un jour que je suis innocente !

Cécile, désespérée, s'empressait auprès de Mme de Civray multipliant les plus tendres efforts afin de la ramener à la vie. L'officieuse, accourue au bruit, avait été renvoyée. La jeune fille redoutait que le premier mot prononcé par sa tante fût compromettant, et révélât quelques-uns de ses secrets.

Jeanne, prosternée, sanglotant, n'osait offrir son concours.

Elle épiait le retour à la vie de la comtesse afin de s'éloigner de cette demeure, d'où elle allait s'enfuir, chassée par une malédiction.

Vingt fois elle fut sur le point de parler à Cécile, non pas autant pour essayer de se justifier, que pour mettre la jeune fille en garde contre un danger qu'elle pressentait sans le pouvoir définir. Cependant à l'instant où il lui sembla que la comtesse allait retrouver avec le sentiment de la vie celui d'une horrible douleur, Jeanne se redressa, et levant vers Cécile des mains suppliantes :

— Mademoiselle, lui dit-elle, au nom du Sauveur injustement accusé, écoutez-moi... Je ne me défends pas, car il me serait impossible de prouver que je ne suis pas la délatrice de M. Henri... Mais un temps viendra où la vérité sera découverte ; alors, oui alors, Mademoiselle, vous regretterez amèrement ce qui se passe aujourd'hui... Vous avez été trahie... Par qui ? Dieu le sait, et sous le coup de l'horrible accusation qui pèse sur moi, je ne me sens le courage de dénoncer personne... que prouverais-je, d'ailleurs ? Rien. Je déplore mon impuissance, elle m'écrase, et près de vous, comme près de la comtesse, j'en suis réduite à la protestation que présente toute ma vie, et à l'éloquence de mes larmes... Mademoiselle, l'amour d'une mère garde les emportements de la passion... Mme de Civray n'entendra, n'écouterà, ne comprendra rien... Mais vous, faites un effort généreux. Essayez d'oublier que M. Henri est le fiancé que vous réserve sa mère, afin de me croire à cette heure suprême... Il vous faut du sang-froid, de la résolution, du courage pour quitter cette maison sans regarder derrière vous, sans entendre personne...

Cécile fit un mouvement comme si elle voulait répondre.

— Vous pensez à Robert... A Robert sorti pour chercher des passeports ? Eh bien ! n'attendez pas qu'il revienne... Le comte est prisonnier, vous ne partirez plus... Je vous connais trop pour ne pas savoir que vous resterez à Paris, surveillant les abords de la prison, lui faisant tenir vos lettres, l'entourant de cette tendresse adroite, qui lui fera oublier sa captivité et ses dangers... Je ne sais pas, Mademoiselle, je n'accuse pas... Mais enfin Robert, emprisonné en même temps que monsieur le comte, est libre à cette heure... Peut-être serait-il bien embarrassé de raconter à quelle protection ou à quelle garantie de son civisme il doit la faculté de circuler librement dans Paris, tandis que M. de Civray reste sous les verrous... Vous portez avec vous une fortune... Songez donc

j'ai été accusée de trahison pour cinq cents livres ! Qui vous affirme que vous ne serez pas trahie pour un million ?... Robert ne reviendra pas avant deux heures... quand il rentrera ici, il doit trouver la maison vide... Allez où vous voudrez, cachez-vous où vous pourrez, tout asile me semblera sûr, hors celui où il lui serait possible de vous retrouver... Vous ne craignez point de le laisser dans l'embarras, il a cent louis sur lui, et peut, grâce à cette somme, passer la frontière, à moins qu'il ne tienne à demeurer à Paris pour des raisons que je devine sans les préciser... Quant à moi, Mademoiselle, je demande à Dieu une seule grâce, celle de me fournir le moyen de vous prouver à quel point j'étais attachée à la noble femme à qui je dois tout, et qui vient de me maudire... Adieu, Mademoiselle, la comtesse renaît lentement à la vie, elle ne doit point me revoir...

Suivez mes conseils, si vous tenez à votre salut et au sien.

Jeanne porta à ses lèvres le bas de la robe de Mme de Civray.

— Jeanne, dit Cécile, je demanderai tous les jours au ciel qu'il nous fournisse la preuve que vous n'avez pas vendu le sang de mon fiancé !

Les paupières de la comtesse battirent, elle agita faiblement les mains.

Quand elle rouvrit les yeux, Jeanne avait disparu.

Cécile n'était peut-être pas convaincue d'une façon absolue des paroles que Jeanne venait de prononcer. Cependant la voix de la jeune fille, le ton de sa voix, la droiture de son regard, laissaient dans l'esprit de la nièce de Mme de Civray un doute inquietant.

Si Jeanne était innocente, qui donc était coupable ?

Cécile prit vite une résolution. Sans faire part à Mme de Civray des nouveaux soupçons qui venaient de naître dans son esprit, elle résolut de suivre le conseil de Jeanne. Ni la comtesse, ni Cécile ne songeraient désormais au départ ; les passeports que Robert était allé chercher demeuraient donc inutiles. Les deux femmes avaient sur elles une fortune dont Robert connaissait le chiffre. Ne valait-il pas mieux lui épargner jusqu'à la tentation de devenir riche d'un seul coup ?

— Ma fille... dit Mme de Civray en passant sa main sur la tête de Cécile, j'ai fait un rêve horrible, n'est-ce pas... Il me semble que je révisais d'un sommeil écrasant... Henri ! parle donc, Henri !...

— Chère tante... ma mère... dit Cécile en entourant la comtesse de ses bras.

— Ainsi, tout est vrai ?

— Tout.

— Henri est prisonnier ?

— A Saint-Lazare.

— Et cette misérable Jeanne...

— Dieu seul sait la vérité, murmura Cécile.

— Ma fille, reprit la comtesse en se redressant et en rappelant à elle toute son énergie, tu ne songes plus au départ, n'est-ce pas ? Ne nous devons-nous pas à Henri ?

— Jusqu'à la mort, ma tante.

— Alors, nous restons ?

— A Paris, oui, mais non pas dans cette maison, si vous m'en croyez.

— Tu as raison, notre retraite est connue.

— Dès que vous vous sentirez des forces suffisantes, nous quitterons cette demeure, que la police envahirait, peut-être cette nuit. Le loyer est payé d'avance, j'ai remis ce matin à la vieille femme qui nous sert une somme supérieure à celle que nous lui devons, rien ne nous retient donc...

— Rien, et aussitôt le retour de Robert...

— Ne l'attendons pas, dit Cécile. La démarche qu'il tente à cette heure peut attirer sur lui l'attention. On peut le suivre ; si on nous trouve, nous sommes perdus, et alors qui conseillera Henri, qui s'efforcera de le sauver ?...

— Tu as raison, dit la comtesse... Ecris seulement à Robert pour lui indiquer dans quel endroit il lui sera possible de nous rencontrer demain

— Eh bien, non ! dit Cécile, je ne ferai pas cela.

Définissons-nous de tous, à cette heure, et ne nous en remettons qu'à nous-mêmes de nous défendre et de protéger ceux qui nous sont chers. Fuyons sans regarder derrière nous... sans même prononcer dans cette maison le nom de ceux à qui nous demanderons asile.

Dieu nous enverra une inspiration de salut.

— Je m'abandonnerai à toi, répondit Mme de Civray ; aussi bien, la force me manque pour toute chose, hors pour ce qui m'aidera à me rapprocher de mon fils.

Les préparatifs des deux femmes étaient faits ; Cécile envoya l'officieuse faire une commission assez éloignée, dans le quartier. Le jour baissait, et l'ombre allait favoriser le départ des prosrites. Dès que la vieille servante eut disparu, Cécile jeta une mante sur les épaules de Mme de Civray, rabattit un capuchon sur son visage, puis toutes deux franchirent la grille du petit jardin.

Cécile tenait à la main un sac renfermant des diamants démontés ; la comtesse gardait l'or et les papiers de famille les plus importants.

Nul ne s'inquiéta du départ des deux femmes qui, rasant les maisons, commencèrent à descendre le faubourg du Roule.

CHAPITRE IX

LE CITOYEN COCLÈS

Pendant ce temps, Robert s'occupait à se procurer des passeports.

Le père Comtois, quinze ans avant les scènes de ce drame, avait sauvé la vie d'un braconnier poursuivi maintes fois pour des délits qui ne pouvaient manquer de le conduire à la potence. Quoique l'homme lui inspirât peu de sympathies, par pitié pour sa femme et pour ses enfants, il lui procura des moyens d'évasion, lui remit une bourse renfermant quelques écus et lui fournit le moyen de quitter le pays. Bernard ne se corrigea peut-être pas de ses vices, mais il ne se montra pas ingrat. De temps à autre, il donnait de ses nouvelles au vieux Comtois, et quand celui-ci mourut, Bernard continua la correspondance avec Robert. A l'heure où la Révolution éclata, l'ancien braconnier avertit le fils de son protecteur qu'il changeait le nom de Bernard pour celui de Coclès, qui lui semblait plus en rapport avec les idées nouvelles dont il s'était fait le disciple.

C'était à Coclès que Robert comptait s'adresser pour obtenir les papiers dont il avait besoin.

Il se rendit au domicile de Coclès, mais il lui fut répondu que le zélé patriote se trouvait en ce moment à la section voisine, où il s'occupait des affaires de la Nation.

En effet, Robert trouva Coclès au milieu d'un groupe de sans-culottes, discutant sur le plus ou moins de civisme des gens du quartier, et donnant des listes particulières qu'il comptait présenter à des observateurs de l'esprit public, chargés de dénoncer les suspects.

Au seul nom de Comtois, Coclès ouvrit ses yeux gris, des yeux de fouine, perçants et durs, et quittant la salle dans laquelle il travaillait, il entraîna Robert dans un cabinet voisin.

— Te voilà ! dit-il ; tu ressembles à ton père, et cela me fait plaisir. Ton père était un brave homme, à qui je suis redevable d'avoir la tête sur mes épaules et on n'oublie pas ces services-là. Tu es resté, sans doute, au service des Civray, aussi tu as dû, au fond de ton cœur, épouser les nouvelles idées... Chacun son tour, n'est-il pas vrai ? Eux hier et nous demain. Je suis donc le mouvement, moi ; je fais du zèle, on me considère à ma section. Si je te recommande, sois tranquille, nul ne t'inquiètera sur ton passé ou ne te tourmentera à l'avenir. Je serai ton répondant, ton auxiliaire au nom du vieux Comtois.

Maintenant, buvons pour nous éclaircir les idées.

— Oui, buvons ! répondit Robert, qui, bien qu'il ne crût guère à la conversation du braconnier, se sentait néanmoins embarrassé pour lui dire ce qu'il attendait de lui.

— Collot d'Herbois est à Senlis, reprit Coclès, et les Civray...

— Sont venus à Paris échappant à l'envoyé de la

République... Le fils Henri est en prison ; la mère et la nièce jouissent encore de leur liberté. Grâce au mensonge du jeune homme, elles le croient en Suisse, et m'ont chargé de leur procurer des passeports pour aller le rejoindre. Une fois à Genève, elles apprendront la vérité...

—Elles vont à Genève ? Tu les y accompagnes ?

—Oui, répondit Robert.

—Mais, reprit Coclès, cette famille était très riche, et il me semble impossible que la ruine se soit tout de suite abattue sur elle.

—Les terres ont été vendues comme biens nationaux. Mais la comtesse a de l'or et des diamants.

—Et tu voudrais ?...

—Que tu me procures un passeport.

—Un passeport, répondit Coclès en vidant son verre, on pourrait voir ; cela vaut quarante louis au bas mot ; mon ami Horatius en cède tous les jours à ce prix-là.

Robert se pencha davantage :

—Si je t'offrais une part ? On raconte de singulières choses sur la vente des passeports, dit-il. Certaines gens affirment qu'on les paie cher, mais que ceux qui les achètent n'en sont pas moins arrêtés aux portes de Paris.

—Cela dépend, répondit Coclès. Tu m'as offert part à deux, reprit-il, explique-toi.

—J'ai toute confiance dans ton amitié, et je suis certain que la République ne doit pas être soupçonnée... Seulement les malheurs sont fréquents à notre époque. La nation entière broie du rouge, et l'on doit surtout prévoir les malheurs. Dès que j'aurai dans les mains le passeport que tu me fourniras, je m'empresserai de le remettre à la ci-devant comtesse de Civray, et je l'aiderai à franchir la barrière. Sa nièce et elle seront travesties, l'œil des surveillants est curieux, si par hasard, en dépit de leurs papiers, on les arrête, m'aiderais-tu à me tirer d'affaire ?

—Au nom de ton père, oui !

—A qui appartiendront les valeurs saisies sur les femmes ?

—A la nation.

—De sorte que pour les leur conserver...

—Le meilleur moyen est qu'elles te les confient.

—Ce sera possible, répondit Robert. En effet, j'ai toute leur confiance, et en cas de malheur, je garderai pour les leur restituer plus tard, l'or et les diamants qu'elles emportent avec elles.

—L'or et les diamants, répéta Coclès.

—Et ton patriotisme en acceptera volontiers une part ?

—Qui m'aidera à venir en aide à des patriotes besogneux.

—Tout est convenu ; maintenant allons chez ton ami.

Robert et l'ancien braconnier vidèrent un dernier verre, et quittèrent le cabaret.

Ils se dirigèrent alors vers une rue du quartier Saint-Jacques, et pénétrèrent dans une maison d'assez laide apparence, dont la porte était gardée par une vieille femme ressemblant à un paquet de guenilles surmonté d'une tête humaine.

—C'est ici... fit Coclès.

Horatius était rentré du comité, au paroxysme d'une exaltation provoquée par l'ivresse et les déclamations sanguinaires des braillards sans culottes. Il ne rêvait que sac et pillage et, tout à coup, dans un accès de *delirium tremens*, au milieu d'une hallucination terrifiante où il lui semblait faire le siège de je ne sais quelle aristocratique demeure, il se mit à bouleverser son intérieur, à briser tout ce qui tombait à portée de son gourdin, lacérant, égarpillant autour de lui livres, rouleaux de paperasses, etc., parmi lesquels il fourrageait avec une avidité rapace.

Puis, une détente s'était produite, et maintenant le citoyen Horatius, un papier à la main, célébrait son triomphe chimérique dans une tirade alcoolique de club où les mots révolution, peuple, guillotine, sonnaient lugubres comme un tocsin.

L'arrivée de Coclès et de Robert interrompit ce jet de littérature horrible.

—Horatius ! cria Coclès, alerte, mon bonhomme !

Il s'agit de gagner pas mal de mille livres, en or sonnant.

Cette phrase parut tirer l'ivrogne d'un songe.

Le citoyen Horatius se leva, ses gros yeux roulerent dans l'orbite, il les fixa sur Coclès d'abord avec une sorte d'amitié, puis sur Robert avec une défiance visible.

—Qui est-ce qui a de l'or ? demanda Horatius.

—Moi, répondit Robert.

—Et tu demande en échanges ?... car on demande toujours quelque chose quand on vient apporter de l'argent.

—Il me faut un passeport.

—Et tu donneras pour ce passeport ?

—Soixante louis.

—Cela peut se faire, répondit Horatius.

Depuis qu'il a commencé cet entretien, les vestiges de l'orgie de la veille disparaissaient. La passion de l'or était assez forte pour chasser l'influence du vin.

Il se leva, marcha vers un placard dissimulé dans la muraille, y prit une liasse de papiers portant plusieurs lignes imprimées, puis repoussant les plats et les verres encombrant la table, il chercha une écriture de corne, et se disposa à écrire.

Au temps où il se trouvait commis à la police, il était parvenu à dérober un certain nombre de passeports en blanc dont, plus tard, il se servit avec autant d'habileté que d'audace. Non seulement il en trafiqua, mais il en céda à divers misérables dont il avait fait ses amis. Il fut un temps où ces passeports étaient réellement valables ; en 1792, grâce à eux, il était facile à ceux qui les avaient achetés de gagner l'étranger ; mais à l'époque où se passe notre récit, ces passeports, ayant en tête ces mots : *Loi et le Roi*, signalaient tout de suite ceux qui en étaient porteurs comme des ennemis du pouvoir existant. La fraude était visible, et mieux eût valu tenter franchi la frontière sans papiers, que de se présenter à une des barrières de Paris muni d'un semblable laissez-passer.

Mais Robert savait combien les natures loyales sont faciles à tromper. Il se regardait comme certain d'être chargé par la comtesse de s'occuper des objets précieux qu'elle emportait, tandis qu'appuyée sur le bras de Cécile elle présenterait ce faux passeport, qui la devait tout de suite signaler comme suspecte. Pendant qu'on l'arrêterait en même temps que sa nièce, Robert aurait le temps de s'esquiver. Les noms de Mme de Civray et de Cécile devaient seuls être inscrits sur le passeport.

Horatius se fit dicter ces noms, apposa sur le passeport, qui devait plutôt dénoncer que défendre celles qui s'en serviraient, un timbre bleu ; puis, tandis qu'il enfouissait dans ses poches la pile de louis que venait de poser Robert, il tendit à celui-ci le papier couvert de son affreux griffonnage.

—Le diable s'y tromperait, dit-il en riant.

Puis se tournant vers Coclès :

—On ne te voit pas assez dans les sections, dit-il, nous vivons à une époque où il faut se montrer quand même... Viens me trouver, je te donnerai du travail, et je te procurerai des distractions... Ce que je dis pour Coclès s'adresse également à toi, citoyen Robert ; du moment que Coclès répond de ton civisme, je te regarde, à l'avance, comme mon ami. Si tu as souffert de l'oppression des riches, l'heure est favorable pour la revanche.

—Merci, répondit Robert, je profiterai de votre offre. Il pressa les mains d'Horatius, serra précieusement le passeport et revint du côté du faubourg du Roule.

En marchant il sifflait un air de gavotte, et n'eut pas un instant de doute sur la réussite de ses projets.

Quand il arriva devant la maison, il fut surpris de n'y point voir de lumière. Mais à cette époque où tout était danger, l'obscurité de la petite maison pouvait être seulement une précaution nouvelle.

Robert essaya d'ouvrir la grille, cette grille résista.

Il tira la chaîne de fer correspondant à la sonnette, mais personne ne vint à son appel.

Une sorte d'inquiétude lui traversa l'esprit. Mais cette inquiétude était si vague qu'il ne s'y abandonna

pas et continua d'agiter la sonnette avec une violence croissante.

En ce moment, la vieille officieuse passa devant la grille, et reconnaissant Robert, elle lui demanda :

—Que voulez-vous donc à cette heure, citoyen ?

—Mais entrer dans cette maison... Vous me reconnaissez, je pense ?

—Certes, répondit la vieille femme. Je suis seulement étonnée qu'un homme, possédant toute la confiance des locataires de ce pavillon somme à leur porte, quand elles en sont parties.

—Ah ! fit Robert, les citoyennes sont sorties ?

—Non pas sorties, mais parties, vous dis-je ; mes gages sont réglés, les mémoires acquittés, le propriétaire n'a rien à réclamer, car le prix de son immeuble avait été réglé d'avance.

—Et vous croyez que les personnes habitant cette demeure n'y reviendront jamais ?

—J'en suis convaincue.

—Vous avez passé chez elle tout le temps qui s'est écoulé entre ma sortie et leur départ ?

—A peu près, sauf celui que j'ai mis à faire une course dont elles m'avaient chargée.

—Et l'une d'elles n'a pas laissé de lettre pour moi ?

—Non, répondit la vieille femme.

Robert étouffa un blasphème, puis rebroussant chemin, il se dirigea de nouveau vers la demeure de Coclès.

Elles se sont défilées, murmura-t-il, et cependant, je n'ai commis ni une faute ni une imprudence. Et j'ai acheté ces passeports qui ont absorbé la plus grande partie de mes ressources... Parties ! et avec elles est disparue mon espérance de faire une fortune rapide, de m'approprier les diamants de la comtesse, et l'or qui lui restait... Que faire ? Comme me le conseillait Horatius tout à l'heure, me mettre dans les affaires. Agir à mon tour. A une époque où les nobles sont traqués comme des bêtes fauves, il me semble bien impossible, si j'entre dans la police, que je ne parvienne pas à découvrir la fière comtesse et la belle Mlle Cécile. Allons, c'est partie remise. Il faut que je cherche et que je trouve. Eh bien ! je chercherai et je trouverai.

Le jour baissait quand Cécile et Mme de Civray prirent le chemin de la rue d'Anjou-Saint-Honoré.

Le temps restait doux, tiède, en dépit de l'approche de l'automne.

Sous ce ciel sans nuage, non loin de vastes jardins embaumés par l'arrière-saison, l'homme n'aurait dû trouver au fond de son âme que de consolantes pensées. Et pourtant quel contraste entre cette nature vivace, prodigue de feuillages et de fleurs, et ce qui se passait sur les places, le long des rues, dans les maisons, au fond des cachots !

A la timidité de leur allure, à la façon dont ils se glissaient le long des maisons, il était aisé de voir que la plupart des hommes redoutaient les regards curieux, capables de découvrir un travestissement. Les femmes enveloppées d'une mante noire, s'empresaient de regagner un asile que peut-être elles fuiraient le lendemain, chassées par le soupçon. Plusieurs, croyant se mettre à l'abri des interrogatoires et de la suspicion, se coiffaient d'un bonnet de laine ornée d'une cocarde tricolore. Mais l'expression de leur visage trahissait une secrète angoisse, et des espions n'eussent pas été dupes de ces travestissements.

Des groupes tapageurs traversaient une foule craintive.

Ceux qui les composaient, vêtus de carmagnoles, le bonnet rouge sur la tête, chantaient des airs patriotiques.

Des porteurs de piques passaient d'un pas rapide, sinistres d'aspect, effrayants à la clarté des reverbères. Conduit par un audacieux meneur, ce flot de populace ignoble allait, de club en club, stimuler le zèle sanguinaire des hommes publics. Des Cordeliers d'où il sortait, il était dirigé maintenant vers les Jacobins de la rue Saint-Honoré.

RAOUL DE NAVERY.

(A suivre)